

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

Pages

SAVELLI DE GUIDO (PIERRE). <i>Villages sarrasins de Balagne</i>	185
BARTHOLI-SABADE (FRANC). <i>Le général Bona- parte à Ajaccio</i>	208
SAVELLI DE COSTA. <i>Le suprême sacrifice</i>	218
E. L. <i>Variétés et folklore</i>	232

Bibliographie et Nouvelles

NOUVEL AVIS

Nous prions les abonnés, qui n'ont pas encore réglé le montant de leur abonnement pour 1937, de vouloir bien nous l'envoyer en un versement à notre compte-courant 813.42 Paris, accrû d'un léger supplément, s'ils le jugent à propos.

C'est le mode de paiement le moins coûteux et le plus pratique. Il nous dispense d'un travail de recouvrement fastidieux et nous évite des frais inutiles qui, cette année, avec le relèvement des taxes postales, sont passées de 3 fr. 50 à près de 5 francs par quittance ! ! ! L'envoi d'un simple numéro de la Revue, qui coûtait 6,04 centimes, coûte maintenant 0,20 centimes, soit cinq fois plus ! ! !



Nous avons reçu de notre imprimeur l'avis suivant :
« Par suite des augmentations de salaires, d'impôts
« et de taxes, nous nous voyons dans l'obligation de
« majorer à nouveau nos factures de 15 pour 100. Nous
« le regrettons vivement et espérons... etc... ».

Nous comprenons bien la nécessité de ce relèvement des frais d'impression, mais nous constatons que depuis le 1^{er} janvier 1937, la « REVUE DE LA CORSE » coûte cinquante pour cent de plus qu'en 1936. Ceci explique nos cris de détresse !



VIENT DE PARAÎTRE :

CHOSSES DE CORSE, par NIMOU

Un vol. de 272 p., in-8° illustrées de belles gravures. Poésies, contes, légendes, nouvelles. Prix : 15 francs.

En vente à la Revue de la Corse, ou Montée de la Butte, 16, chez Nimou, à Lyon, ou Librairie Calvia, 21, rue Cujas, Paris (V°).

Le touriste trouvera son profit à emporter ce livre en Corse.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI°)

Compte postal : Paris 813.42 — Tél. P. Danton 34-25

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Histoire de la Balagne

VILLAGES SARRASINS DE BALAGNE

La Corse a-t-elle été occupée par les Sarrasins ?

L'historien impartial se fera une idée personnelle de la question en contrôlant les quelques renseignements suivants :

1° Le gouverneur génois Félix Pinelli (1722) a laissé quelques appréciations sur les traditions mauresques du centre de la Corse, conservées dans l'habillement des femmes, funérailles, danses et coutumes (*Bulletin de la Société des sciences hist. de la Corse — Bastia* (1887)).

2° Goury de Granchamp, précité, note les trouvailles de médailles et de tombeaux *maures* près d'Ajaccio (1749).

3° Dans son ouvrage : *Au centre de la Corse : le Niolo* ; Paris, 1933. Ch. de la Morandière déclare : « *De même beaucoup de Niolins ont le type arabe. Il y en a certains dont on peut dire qu'il ne leur manque qu'un burnous et ce ne sont pas les moins beaux types* ». Cet auteur cite aussi les divers souvenirs sarrasins de la région : près de Casamaccioli, les *calanques aux Maures* ; au delà d'Albertacce : le *Pont des Moriccioli* ; un pic du Traunatu porte le nom de *Capo dei Mori*.

4° Des Niolins prétendent que Capu Castellu et Capu Castelle, près de Calacuccia et d'Albertacce, seraient les ruines de châteaux sarrasins et nous trouvons dans le nom des villages de Calacuccia et de Calasima la racine arabe *Kalat* (castel) confirmant ces traditions locales (1).

(1) Nous ajouterons que le nom curieux de Bona Manacce, dans le Niolu, fait songer à Ben Omar Hadji. (Note de la Direction).

5° De même le territoire de Moïta possède sa *Pietra sarracina*. Près de Levie, existent les ruines des castels de San Lorenzu, de Sallizé et de Cuguruzzulu qui seraient d'origine arabe. Il en est de même de divers lieux-dits qu'il est facile de relever dans toute la Corse, en particulier dans la région de la Cinarca et dans les noms des villages de Moriani, Moriccio, Morosaglia, Moracciole, Meria (Almería, ville de l'Espagne musulmane), Moca-Croce et ses hameaux : Cadi-Faraciolu, Cadi-Signareddu, Cadi-Kaguo, Mezzara et Mascara à Corte, etc...

6° A noter aussi la cantilène à trois voix dite « *a Paggiella* », le faciès arabe de divers insulaires, leurs noms de famille : Moro, Moretti, Morucci, Morazzani, Moracciole, Moroni, Moracchini, les Giafferi (descendants de l'Emir Giaffar, etc...

7° Il serait étrange que la Corse fut épargnée par les Sarrasins à une époque où tous les pays méditerranéens étaient en butte à leurs incursions et à leur établissement, en Espagne, France, Sardaigne, etc...

En Balagne, les Sarrasins fondèrent ou s'établirent en modifiant seulement le nom des diverses localités de la région. De leur occupation nous avons :

a) *Cordovella* : (petite Cordoue) chef-lieu musulman de la Balagne. Grâce à l'obligeance de M. J. Giudicelli, propriétaire à Montemaggiore, nous avons eu sur cette ville fortifiée ces renseignements : « Cette cité
« se trouve sur un petit mont à un km. de Montemag-
« giore et ses ruines occupent 6 à 7 hectares. Ses rues
« sont encore visibles et épousent les circonvolutions de
« ce monticule. De son castel, il reste une vaste bâtisse
« de 20 m. de long sur 10 de large en pierres et ciment,
« percée de meurtrières, laquelle devait servir de salle
« d'armes. Diverses autres constructions sont adossées à
« la précédente et devaient former les habitations du

« château. Une large avenue de 20 m. de large condui-
« sait à la porte principale de la cité ; cinq sentiers se
« dirigeaient vers les portes secondaires et plusieurs tours
« défendaient la ville ».

La chronique de Giov. de la Grossa relate qu'elle fut incendiée par le dernier roi sarrasin, Nugulone, après sa défaite et lors de ses préparatifs de départ de la Corse. Toutefois ces mêmes annales mentionnent que les Savelli de Balagne, dits Pinaschi, se servaient encore de cette forteresse au Moyen-Age.

b) *Guadiana* : Dans la Haute Balagne, dite le Giunsani, sur les pentes granitiques du mont San Perteo, se dressent, au fond d'une gorge, les ruines de ses diverses maisons brunies par le soleil et les années et, tout près, celles mieux conservées de son Eglise paroissiale, dédiée à Sainte Marthe, transformée en paillier et situées en bordure du ruisseau de Guadiana, lequel porte le même nom arabe d'un fleuve espagnol.

Une curieuse légende du Giunsani relate la destruction de cette bourgade.

L'un des pincés-sans-rire de cette région imitait à la perfection le ton de voix de chaque personnage et cette mimique si expressive faisait la joie des jeunes et des vieux :

« Il y a bien longtemps, racontait-il, une grande sécheresse régnait dans tout le Giunsani et les habitants
« avaient beau marmotter litanies et complies, saints et
« saintes restaient sourds à leurs ferventes prières. Leur
« bon curé en trouvait parfaitement la cause dans les
« nombreux péchés de ses ouailles tant et si bien que les
« Guadianais se reconnurent de grands coupables et en
« signe de mortification décidèrent d'aller en procession
« jusqu'à la chapelle pisane de Saint Perthée, évêque et
« martyr corse, depuis en ruines au sommet du mont de
« ce nom et dont la cloche, d'après la *Prattica Manuale*
« (page 20) a été emportée par les Pioggiolais.

« Réunis sur la place, les uns se donnaient de nombreux
« coups de discipline, d'autres avaient chargé leurs bras de
« lourdes bannières ou leurs épaules de pesantes croix.

« Avant le départ de la procession, le curé passait ses

« paroissiens en revue, mais en arrivant devant Lalu Baccigone, ses mains laissèrent tomber missel et goupillon. C'est que l'affaire était grave. Pensez-donc : Lalu portait sa femme sur son épaule en guise de pénitence et comme il transpirait abondamment, elle ne devait pas être légère.

« Pour lui, qui passait le plus clair de son temps avec ses amis à boire frais dans les caves de Guadiana, puis à s'égosiller dans quelque mémorable chanson bacchique (*paghiella*), accompagné par la voix en fausset de Dria Zampetta et celle nasillarde de Matteo Cilenbrinu, la pénitence était autrement sérieuse que de subir, les autres jours, la juste colère de sa douce Angèle Toussainte (Anghiula Santa).

« Pourtant le curé outré d'un tel spectacle s'écria : « O Bacigò, mais ça ce n'est pas une croix ! »

« Pas une croix ? Vous me la baillez belle, Messire (O Missé). Mais oui c'est la vraie et ma plus sempiternelle croix de tous les jours ! Ah mais ! une croix bien vivante avec dents, ongles et quelle langue ! De plus le diable au corps et les sept forces (*i setti fiadi*) comme les chats. Vraiment elle a eu bien du bonheur de naître pour épouser un homme aussi bon que moi ! (*iè poi, ella si chi pu-dia nasce*). Allons, Messire, bénissez aussi cette sacrosainte croix ! (*Aiò, ô Missé, benedite anche sta santa croce !*)

« Je vous fais grâce des « *Tu che così... tu che qualà...* » jetés par Anghiula Santa au trayers des explications de son mari. La population commençait à s'ébaudir de ces assauts de compliments conjugaux. Le curé conserva son sérieux en donnant gain de cause à l'entêtement de Baccigone et la procession put se diriger péniblement à travers les sentes rocailleuses du mont Saint Perthée en invoquant ce grand protecteur du Giunsani :

*Zampa di boie, zampa di vacca
Che San Perteo ci mandi l'acqua.*

(Que Saint Perthée nous envoie de l'eau !

Par les sabots des bœufs ou par ceux de la vache).

« Cette antienne d'un nouveau genre résonnait en belle cadence et leurs chères moitiés répondaient :

Acqua e mica ragnola, ô beatu San-Perteo !

(De l'eau et non de la rosée, ô bienheureux Saint Perthée).

« Ce saint, très surpris d'entendre ces curieuses oraisons, fit aussitôt le miracle de la pluie, mais le robinet des réservoirs célestes fut si largement ouvert que le ruisseau de Guadiana se transforma en un impétueux torrent,

« emportant : curé, gens et maisons de ce malheureux
« bourg.

« De Lalu et de ses deux amis on n'en eut plus de nou-
« velles. Vous alliez me demander : Et Anghiula Santa ?

« Vous savez bien qu'une femme ne se perd pas si faci-
« lement et celle de Bacigone était si contrariante que,
« pour embêter Monsieur Saint Perthée, elle en réchappa
« avec l'aide de Pluton (Pludone).

« Comme quoi, mes enfants, ne désespérez jamais d'une
« femme, à plus forte raison si la langue lui remue tant
« soit peu.

« Les rescapés s'établirent depuis, un peu plus bas dans
« la vallée, près d'un rocher à la vague forme d'une tête
« léonine et donnèrent origine au village actuel de Musoleo
« (museau de lion). D'autres disent : Mausoleo ; dans ce cas
« il s'agirait certainement des tombeaux (mausolées) des
« noyés de Guadiana ».

Il est un fait certain que plusieurs des habitants de ce dernier village ont encore le faciès de véritables Arabes, souvenir, dit-on dans cette région, de leurs ancêtres sarrasins convertis au christianisme lors de la conquête de la Corse par des guerriers romains. Les *Chroniques de Giov. de la Grossa* ainsi que la *Prattica Manuale* le nommant en effet : *Musoléo* et non pas *Mausoléo*, mais officiellement il porte actuellement ce dernier nom.

c) *Grenachia* (Grenade) : cette cité sarrasine se trouvait dans la plaine d'Ostriconi, près de l'emplacement de l'ancienne cité romaine de Roxico (C^{n°} de *Palasca*).

La *Prattica Manuale* en fait mention et indique en cet endroit diverses trouvailles de fer et de cuivre, confirmées également par le manuscrit de l'abbé Oriconi cité à la suite.

d) *Sarracinaja* : ses ruines sont encore visibles près du village de Monticellu.

Le manuscrit de l'abbé Antoniu Oriconi (1769-1864) déclare que diverses briques (*mattoni cotti*), extraites de ces ruines, furent employées à son époque dans la construction du maître autel de l'église paroissiale de

Monticellu et, de son sous-sol, il fut retiré des jarres cassées, de nombreux clous en cuivre et de gros morceaux de fer. Ces ruines se nomment encore : Sarracinaja ou Castellu Saracinaiu.

e) *Capu ai Mori* : importantes ruines d'un village arabe sur le mont Longu, au-dessus du village de Félisetu.

f) *Castellu ai Mori* : ruines d'un village sarrasin dans la vallée aux Maures en dessous du village de Vallica.

g) *Zulmani* (abréviation de : Musulmani) : ce village des Musulmans fut détruit par eux, lors de leur départ de Corse. Il se trouvait situé entre les chapelles Santu Petru et la Nunziata, territoire de Lumiu. Dans ce dernier village il existe diverses familles Moretti.

Les localités de Cordovella, de Guadiana et de Grenachia sont bien des dénominations topographiques d'origine arabe ou celles de villes et rivières espagnoles, ce qui confirme, d'accord avec Giov de la Grossa, que les Sarrasins venaient bien d'Espagne. Les autres attestent également que ces Musulmans s'étaient établis à l'intérieur non seulement de la Balagne mais aussi de toute la Corse, où il existe divers : Pian Morese (Cap Corse), Campu dei Mori, Torre dei Mori, Fontana dei Mori, Campu Moru, etc...

8° *La Moresca*. Dans la *Revue de la Corse* n° 85 nous avons donné quelques extraits de cette chanson de gestes de la Corse, comprenant douze danses pyrrhiques, représentant par ses figures la position des deux troupes ennemies lors des combats.

Le sujet est conforme à la chronique de Giov. de la Grossa (pages 15 à 22) et relate les batailles des nobles Romains qui, sous les ordres d'Ugo Colonna, délivrèrent la Corse du joug des Sarrasins.

Au cours des siècles, nos pères célébraient leurs victoires par cette danse historique et l'abbé Gaudin en avait

donné un très succinct compte-rendu dans son : *Voyage en Corse* (Paris 1787).

Aux dires de quelques auteurs la chanson de Roland aurait pour sujet le même combat célébré par le chant basque d'Altabiscar.

Nous tenons cependant à relever, dans cette chanson de gestes franque, le chant X.C.V., ligne 1235, relatant le combat de l'archevêque Turpin contre Corsablix, l'un des chefs arabes, venus en Espagne au secours de leurs correligionnaires, refoulés par les troupes de Charlemagne :

« Un roi est là, qui a nom Corsablix

« Il est de Barbarie, un étrange pays ».

Ce nom de Corsablix ou Corsablitz en allemand, signifie : *Eclair corse*. Que ce roi sarrasin fut un foudroyant éclair corse ou non cela n'a pas grande importance, mais nous avons tenu à relever le nom aussi curieux que le pays de ce roitelet, dont l'appellation ressemble étrangement à celle de la Corse, à une époque où elle se trouvait sous le joug des Sarrasins. Quoi qu'il en soit, les autres témoignages insulaires suffisent pour conclure que l'occupation de toute l'île par les Musulmans est un fait incontestable.

LES CASTELS DE BALAGNE

Nous résumerons l'histoire de la province, en faisant revivre les principaux faits des seigneurs Savelli de Balagne, tout en évoquant leurs castels, ceux de leurs turbulents vassaux et de leur puissants adversaires.

Nous constaterons ainsi que ces vieilles pierres, couronnant les cîmes escarpées de leur ancien fief ancestral, furent l'origine de plusieurs villages et restent, de ce fait, les témoins les plus éloquents du passé de la Balagne.

1° Le castel et village de Guido

La revue : « *Archivio storico di Corsica* » (N° 2, 1931, Livourne), déclare, sous la signature de Mme Edith Southvell-Colucci « *Bientôt nous sommes à Corbara, le hameau de Guido, sur une colline rappelant ce nom du fondateur romain de la branche corse* ».

Le manuscrit du docteur Jean Dominique Bartoli, de Pigna (1700), nous en donne l'explication et atteste que le petit mont Guido (400 mètres d'altitude) sur le flanc duquel sont accrochés les hameaux de Corbara, serait la première résidence des Savelli en Corse.

En l'an 816, le chef Guido Savelli aurait fortifié un contre-fort du mont Sant'Angelu, dit depuis mont Guido, sur lequel il aurait établi son camp et ce serait là l'origine en Balagne du village de Guido (l'un des cinq hameaux actuels de Corbara).

1° *La tour de Pigna* : le docteur Bartoli ajoute que ce chef chassa les Sarrasins de la province de Balagne, puis partagea cette région entre ses principaux soldats et à son lieutenant Consalvo donna en vasselage le territoire de Petricajo.

Consalvo fit construire une tour qu'il nomma Pigna, en souvenir du nom de son faubourg natal à Rome, ainsi que l'atteste également la *Prattica Manuale*, ce qui donna naissance au petit village actuel de Pigna (sixième hameau de Corbara, de 1375 jusqu'à la Révolution française) où une famille Consalvi habite encore (la *Revue de la Corse* n° 6, page 19, a donné un extrait du manuscrit Bartoli ayant trait à cet épisode historique).

2° *La vallée de Laziu* (le Latium corse). D'autres dénominations latines confirment cette tradition pignaise et évoquent, sur le territoire de Corbara, des souvenirs chers à Guido Savelli et à ses compagnons romains, tels que : mont Sant'Angelu, mont Coeliu (Coelius), ruisseau Teverone, via Appia et vallée de Laziu (Latium).

Les séculaires et majestueux oliviers de cette région sont encore nommés les « *Sabinacci* » et leur nom nous est confirmé par la *Prattica Manuale* (page 162) :

Les manuscrits conservés et résumés dans le journal : le *Petit Bastiais* (1894) par l'archéologue Romulus Carli, de Speloncatu, prétendent que Guido Savelli serait le fondateur, en ce Latium corse, de l'antique oratoire champêtre dédié à la Madona di u Laziu (N.-D. du Latium) sur les ruines d'un temple païen situé dans la vallée, entre l'ancien village de Guido et celui de Pigna, localités reliées par le sentier dit encore : via Appia.

C'est fort plausible puisque sa légendaire fondation en l'an 120, notée par l'archidiacre Colonna (sans donner ses sources), répétées par divers auteurs sans vérification de ses dires, ne peut résister aux raisons suivantes :

En l'an 120 la Corse était un diocèse prétorien et aucune église ne fut livrée au culte avant l'Edit impérial de l'an 313. De plus, sa dédicace à la Vierge Mère de Dieu ne peut avoir eu lieu avant la décision du concile d'Ephèse (430).

Le Mausolée de l'Empereur Hadrien à Rome a pris le nom du château Sant'Angelu en l'an 600, par conséquent le mont Sant'Angelu (564 m. d'alt.), qui domine cette chapelle de Laziu, n'a pu être dénommé ainsi avant cette date.

Et comment expliquer le nom de ce petit mont Guido (Savelli, 400 m. d'alt.), tout proche de cette vallée, si on ne tient pas compte de la tradition de l'expédition romano-papale de l'an 816 conforme à nos chroniques insulaires ?

Cette chapelle (avec sa statue en marbre de la Vierge Marie portant le millésime : M II (1002)) est le véritable palladium de la Balagne. Elle est tenue en grande vénération par les habitants de la région, lesquels célèbrent deux pèlerinages annuels les 15 août et 8 septembre.

Démolie et agrandie en l'an 1758, de ses antiques décorations subsistent encore divers bas-reliefs représentant des animaux. Les symboliques serpent et étoile représentent la Vierge ; l'étoile du matin écrasant le serpent de la Genèse, sculpté sur son frontispice, n'existent plus. Une tête est encastree à l'extérieur, d'autres considérées comme des idoles furent enfoncées dans les nouvelles fondations. Deux autres têtes peuvent se voir à Corbara ; l'une est maçonnée à l'intérieur de la chapelle de N.-D. des Douleurs et l'autre orne l'arrivée d'eau de la fontaine de Salicastri.

Bien que recouverte de maçonnerie depuis de récents travaux, son souvenir persiste en cette plaisante locution « *Tu es aussi noir que le Maure de Salicastri* ».

Le castel de Guido, telle une sentinelle avancée, surveillait et partageait la province en deux parties égales ; aussi l'historien de Germanes (1756) atteste que le petit mont Guido, sur les flancs duquel les cinq hameaux de Corbara sont agrippés, était considéré à son époque comme ; *la clef de la Balagne*, tandis que la *Prattica Manuale* déclare que ce gros bourg était aussi : *le grenier et magasin à blé de toute la province de Balagne*.

Au IX^e siècle, ce point stratégique permettait donc de surveiller une région en voie de conquête et de tenir en respect les Sarrasins vaincus des nombreux villages musulmans du fief de Balagne (cf. notes plus haut).

3° *Le village fortifié de Monticellu* : la tour de Pigna était une avant-garde ainsi que le village de Monticellu, fondé par un autre guerrier romain, vassal de cette région à proximité du village et castel musulman de Sarracinaja.

Des vestiges prouvent les fortifications de Monticellu et sont attestés par l'expression « *oppido* » qui suit son

nom dans une bulle pontificale d'Innocent XII du 19 sept. 1693, conservée dans la confrérie de San Carlu ; elle mentionne comme suit l'église Saint François Xavier de ce village : *Sancti Francisci loci Montis Coeli*.

Le manuscrit de l'abbé Orticoni, déjà cité, mentionne cette origine romaine et celle du nom de ce mont Coelius, sur les flancs duquel est accroché le village de Monticellu ou Monticoeli. Dans ce village, existait anciennement une famille Fabiani dont l'origine était romaine et qui se disait issue de la gens Fabia. Ce Fabius avait-il été fondateur de ce village ? Une autre illustre famille de Monticellu portait le nom de Morazzani, ce qui indiquerait bien une origine sarrasine et probablement du castel et village de la Sarracinaja tout proche. D'autres branches des Fabiani existent à Monticellu et à Palmentu.

2° Le castel et village de Sant'Antoninu

Le journal corse « *A Tramuntana* » a publié dans son numéro du 26 décembre 1903 une humoristique description du village de Sant'Antoninu signée « le Touriste » :

Tout en donnant sa traduction, privée malheureusement de l'intraduisible saveur des drôlatiques expressions du terroir, nous respectons le pseudonyme de son auteur :

« En sortant de Pigna, je gravis un mont, par un
« sentier de chèvres et presque en rampant, j'arrivai au
« pittoresque village de Sant'Antoninu. Mais quels ef-
« forts pour y parvenir, par des chemins à se casser le
« cou (*e chiave di u colu*). Aussi, je me permets de
« conseiller à mes collègues touristes de se munir de
« cordes et d'échelles, avant d'entreprendre cette ascen-
« sion et à ceux qui désirent y aller par la route de ce

« calvaire, je leur recommande de se confesser et de communier avant de monter en voiture.

« Sant'Antoninu est un riche village planté sur une roche en forme d'éteignoir (*fatta in forma di spegni mocculu*) qui s'aperçoit de toute la Balagne. Ses maisons sont disposées comme des marches d'escalier, les unes sur les autres, de manière que les habitants des maisons du haut ont l'avantage de pouvoir causer par les cheminées, avec ceux des maisons en-dessous et grâce à ces téléphones « *fumigosi* » dès qu'il y a une nouvelle importante elle a vite fait le tour de ce bourg. »

En 1880, Guy de Maupassant avait traduit ces mêmes impressions dans ses œuvres complètes, en présentant le village de Sant'Antoninu, couronnant un mont élevé : « *Dans le ciel bleu, si haut qu'on pense avec tristesse à l'essoufflement des gens contraints de remonter chez eux* ».

C'est sur ce pic inexpugnable, haut de 700 mètres environ et situé au centre de son fief, que le comte Pinito, seigneur de toute la Balagne, s'établit, à la mort de son père Guido Savelli et fonda, dit la chronique du notaire Giov. de la Grossa, un castel qui fut l'origine du village de Sant'Antoninu, capitale (*stato luoco*) de la Balagne (pages 38 et 39).

Dans ce castel, si renommé à travers les siècles, vécurent les seigneurs Savelli de Balagne suivants : 1. Pinito, fils aîné de Guido Savelli ; 2. Orlando ; 3. Carlo ; 4. Ranuccio ; 5. Damasco.

Damasco Savelli de Balagne avait épousé la sœur du comte Arrigo, dit il bel Messer (le beau messire) seigneur souverain de la Corse et descendant d'Ugo Colonna. Par conséquent les Pinaschi étaient bien des Savelli romano-corses et non pas des Colonna.

En l'an 1000, le comte Arrigo Bel Messer fut assas-

siné avec ses enfants par les seigneurs tralaventins, et toute l'île déplorait sa mort par une prophétique complainte qui commençait ainsi :

*E morto il conte Arrigo,
Corsica andrà di mal in peggio.*
(Le comte Henri est mort,
La Corse ira de mal en pis).

Les hauts barons corses assiégèrent aussitôt le castel de Tralaventu, mais le siège traînait en longueur. Le fils aîné du comte Damasco Savelli de Balagne, voulant venger la mort de son oncle maternel, fit un pacte secret avec le seigneur de Covasina pour s'emparer par la ruse du castel assiégé.

La Chronique raconte la suite de cette entente. Des gens de Balagne de confiance se disputèrent avec les guerriers de Covasina, qui n'étaient pas au courant du pacte de leur seigneur avec celui de Balagne, puis se défendirent par les armes. Les Balanins criaient : « *Vivent les Romains, à mort les Français de Mayence.* » Ce qui prouve bien que les Balanins et leurs seigneurs revendiquaient leur origine romaine, tandis que les Covasiniens se reconnaissaient issus des anciens guerriers français de Mayence.

Ces derniers reculaient. Les Tralaventins, voyant des morts et des blessés, sortirent de leur castel pour aider les Covasiniens et à la fin ils durent se réfugier pêle-mêle dans leur fortin.

Dès que les Covasiniens se trouvèrent dans la place, ils firent prisonniers tous les Tralaventins et leur chef annonça à son associé, le seigneur de Balagne, la réussite de leur ruse.

Peu après, les seigneurs corses firent brûler vive toute la famille des Tralaventins, le castel fut rasé et, comme convenu, le seigneur de Covasina eut les biens des Tralaventins, d'où son surnom historique de *Truffetta* (de

Truffa, pillage) ce qui indique bien ses origines germaniques, et le seigneur de Balagne revendiqua, pour lui, le souverain pouvoir de la Corse.

Ce seigneur Savelli de Balagne appuyait ses prétentions sur sa parenté avec le comte Arrigo Bel Messer, il demandait en particulier le châtement des meurtriers d'Arrigo pris grâce à sa ruse et il les appuyait surtout sur la force imposante de ses troupes.

L'un de ses deux frères, jaloux de son ambition et désirant une part de la seigneurie de Balagne, se retira avec ses troupes sur le pic de la Cima où il fit bâtir un castel, origine depuis du village de Speloncatu. Le seigneur de Balagne, aîné de ce Pinasco, surnomma ce frère dissident *Malapensa* (mauvaise pensée) et demanda à son autre frère cadet de lui jurer fidélité.

Ce dernier promit de ne pas imiter *Malapensa*, mais, au cours de la nuit suivante, il se retira avec ses troupes sur le pic de Bracaggiu, où il fit construire un castel avec l'appui de son beau-père le comte Truffetta de Covasina.

Le seigneur de Balagne dut abandonner alors ses prétentions sur la Corse et, dans sa colère, surnomma ce deuxième frère cadet *Malafède* (mauvaise foi). Il lutta depuis contre ses deux frères dissidents et il est de tradition que *Malapensa* et *Malafède*, piqués d'être ainsi fustigés, lui rendirent la pareille en surnommant leur aîné : *Malaspina* (mauvaise épine).

De même que pour ceux des Mauprat, dans le roman de Georges Sand, ces trois surnoms étaient basés sur leurs propres faits. La Chronique le confirme et cette coutume romaine subsiste encore dans l'île. Ce qui prouve bien que les Pinaschi n'étaient pas issus des marquis de Toscane, ainsi que Ambroise *Malaspina* le suppose dans l'Historique de sa famille (Ajaccio, 1920), en se basant sur le surnom de l'aîné de ces trois frères Savelli de Balagne.

Nous savons que le prénom péjoratif de ce Pinasco aurait permis de justifier des droits de souveraineté des marquis Malaspina de Toscane sur la Corse, qu'un avis au pape et quelques donations à des moines ne prouvent pas.

L'origine de cette famille toscane en Balagne date seulement de l'an 1060, lors de l'arrivée dans l'île du gouverneur pontifical marquis Malaspina de Massa, dont les descendants donnèrent naissance aux branches actuelles Malaspina des villages de Belgodère, Occhiana, Speloncatu et Monticellu.

Cette mise au point était indispensable pour éviter toute confusion au sujet de ce surnom que l'histoire et la généalogie reconnaissent comme prénom au comte Malaspina Savelli de Balagne, dit Pinasco (n° 6) dont les descendants furent : 7. Guidone ; 8. Guiduccio ; 9. Mario ; 10. Pompéo ; 11. Giulio ; 12. Antonio ; 13. Gavino ; 14. Pietro ; 15. Januario ; 16. Giuliano ; 17. Antonio ; 18. Arrigo (1300).

Depuis ce premier partage de la province entre ces trois seigneurs Savelli, dits Pinaschi, les autres seigneurs profitèrent de leurs discordes et luttes fratricides pour prétendre aussi au souverain pouvoir de la Corse.

Par suite de la révolte des membres de leurs familles, aucun ne put mener à bien cette entreprise.

L'île fut bientôt dans la plus complète anarchie. Plusieurs vassaux se révoltèrent et se rendirent indépendants.

Dès cette époque surgirent dans le fief de Balagne-Sant'Antoninu :

1° *Le castel Avazeru* : le vassal *Avazero* se retira sur le mont Alzellu, près de Muru où il construisit le castel Avazeru et fut l'auteur dans cette région de diverses branches Avazeri.

2° *Le castel de Marcassu* : Pour maintenir et surveiller les Savelli de Bracaggiu et Avazeri, les seigneurs

Savelli de Sant'Antoninu firent construire un castel près de Catterì, qui fut nommé le castel de Marcassu.

Le couvent de Marcassu actuel, d'après la *Prattica Manuale* (p. 165) s'élève, depuis 1621, sur l'emplacement de cet ancien castel.

3° *Les tours d'Aregnu* : Un hameau d'Aregnu dit : *Torre* (tours) indique par son nom la présence de tours construites par les seigneurs Savelli de Sant'Antoninu, lesquelles furent cause de l'établissement à Aregnu d'une branche de cette famille.

Les plaintes du peuple corse parvinrent enfin à Rome et en 1060 le Pape Grégoire VI se souvint de sa suzeraineté sur la Corse.

Il envoya donc son capitaine des galères pontificales, le marquis Malaspina de Massa, pour mettre de l'ordre dans les affaires de l'île.

Le gouverneur pontifical rechercha l'amitié des Savelli de Balagne, dits Pinaschi, et en particulier des descendants du comte Malaspina Savelli de Balagne, seigneurs du castel de Sant'Antoninu.

Guiduccio (n° 8) recommanda tout particulièrement à ce gouverneur pontifical ses ennemis, les seigneurs Savelli de Speloncatu, dits Pinaschi.

Le marquis de Massa, originaire de la Toscane, saisit de suite l'occasion de se tailler un fief en Balagne en s'emparant d'une partie des possessions des seigneurs Savelli de Speloncatu.

A la mort de ce gouverneur pontifical, son fils lui succéda, mais, trop jeune, mécontenta tous les Corses par son inexpérience. Les insulaires réclamèrent au Pape *des gouverneurs romains et non des étrangers comme cette famille Malaspina de Massa, originaire de Toscane.*

Le Pape donna satisfaction à leurs envoyés en nommant, en 1072, un « *valento homo romano di la casa*

Savelli » comme gouverneur pontifical, lequel se nommait Cenizio Savelli.

En 1078, les plaintes recommencèrent contre ce Romain, sous prétexte qu'il favorisait trop les seigneurs Savelli de Balagne, ses parents.

Voici d'ailleurs le texte de la chronique (p. 111) :

« *Il governatore era parente della casata di Sant'Antoninu Savellasci per il quale il governatore governava con partialità e passione, favorisciendo a quelli suoi parenti e a li parenti e amici de li Sant'Antolini Pinaschi e pendendo alla loro volontà* ».

Cette phrase indique bien : 1° que les seigneurs de Sant'Antoninu étaient des Savelli, dits aussi Pinaschi.

2° Que ces Savelli de Balagne étaient considérés comme des parents par le gouverneur pontifical Cenizio Savelli de Rome et que cette parenté fut la cause de son remplacement par le gouverneur Scipioni.

Après Scipioni (1078-1086) il y eut : Pompei (1086-1093), puis Brutti (1093-1098).

Les Corses, après avoir accusé le premier romain de partialité, accusèrent le second de méchanceté, le troisième de trop grande bonté et le quatrième de mauvaise foi.

En 1098, le Pape Urbain V, fatigué de ces plaintes et jugeant que Dieu seul était parfait (*che solo Iddio fu senza menda*) décida qu'il était préférable de confier l'île de Corse à la République de Pise et, depuis cette époque, l'archevêque de cette dernière ville porte encore le titre de Pise et de Corse.

Les autres principaux événements survenus aux membres Savelli précités concernent, dans la *Chronique* de Giov. de la Grossa :

a) Le mariage d'une fille de *Januario* (n° 15) avec Guido Colonna :

« *Guido pigliô per moglie una gentildonna di la casa de li Pinaschi e Savellaschi di Santu Antoninu* » (p. 129) ce qui prouve bien que le surnom Pinascais désignait bien le Savelli de Balagne.

b) Le mariage d'une fille de *Giuliano* (n° 16) à Pier de la Scala, noble proscrit d'Ascoli (province d'Ancône) et dit, dans les annales : Lasco (diminutif de l'Ascolano) exilé en Corse par le pape Innocent III (p. 104).

c) *Giuliano* (n° 16) (p. 159-165) s'allia avec ses cousins Arrigo (1219-1262) et Riniero (1261), fils de Guido Colonna précité, contre le cousin de ces derniers, le fameux Giudice de la Rocca.

4° *Le castel d'Ortica* : Giudice de la Rocca poursuivit ses adversaires, réussit à les vaincre, leur imposa ses conditions, vers 1260, et se fit comte souverain de la Corse.

Pour plus de précaution, Giudice de la Rocca fit construire sur le fief des seigneurs Savelli de Sant'Antoninu, dits Pinaschi, un castel sur le mont Coelius, au-dessus du village de Monticellu.

Ce castel est désigné : Urtica, Ortica, Abortica, Bortica, Vortica, Avortica, dans les chroniques de Giov. de la Grossa, Pietro Cirneo, Ceccaldi, Filippini et un acte du 12 août 1274. Pour les seigneurs Savelli de Sant'Antoninu, ce castel était une véritable ortie (*Ortica*) plantée au milieu de leur fief.

La *chronique* de Giov. de la Grossa (p. 166) indique que ce castel avait été confié à Bonnacorso, natif de la région de Bonifacio, lequel avait épousé une fille de Giudice de la Rocca et le manuscrit de l'abbé Antonio Orticoni précité attribue l'origine de sa famille : *Orticoni* au châtelain d'Ortica.

D'après ce manuscrit, ce castel possédait une chapelle castrale dédiée à Saint Gorgonius et ce prénom est traditionnel chez les Orticoni-Arrighi de Casanova,

propriétaires à Monticello des ruines actuelles d'Ortica.

De larges murs d'un mètre, construits en maçonnerie, épousent actuellement les aspérités du roc du Mont Coelius et montrent des vestiges de tours hautes en certains endroits d'un à deux mètres, ainsi qu'on a pu le constater d'après la figure faisant corps avec l'article que nous avons publié sur ce castel dans la *Revue de la Corse*.

5° *Le castel de Santa Reparata* : Pour surveiller le castel d'Ortica, les seigneurs Savelli de Sant'Antoninu firent construire, à peu de distance du précédent, le castel de Santa Reparata, qui a joué un rôle plus important pendant les luttes contre le comte Giovan Paolo de Leca (1480) lequel fit brûler ce castel des Pinascais.

d) *Antonio* (n° 17) avait épousé l'une des filles de Giovanninello di Loreta, qui était devenu seigneur de toute la province du Nebbiu, à la suite de la révolte et du massacre de ses neveux.

Giovanninello était de petite taille, nerveux et très susceptible. Comme les autres seigneurs corses, il allait chaque année pendant les fêtes de Pâques faire visite au comte Giudice de la Rocca, seigneur de toute la Corse.

Au cours de l'une de ces réceptions, Giudice fêtait ses hôtes dans son castel de la Rocca, et, après avoir copieusement arrosé leur repas, se permit de plaisanter sur le compte de l'un ou l'autre de ses invités.

En prenant à partie Giovanninello, il fit allusion à sa petite taille et la *tradition balanine* prétend qu'il le traita plaisamment *d'omicchiulo*.

Giovanninello le prit de haut et s'estima injurié, ce mot pouvant être interprété : *gringalet*, dans le sens amical ou de : *vil manant, homme de basse condition*, au péjoratif.

(3) Cf. « De rebus corsicis », p. 107-115.

Malgré les explications et excuses du comte Giudice, le seigneur Giovanninello partit fâché et par la suite ne voulut plus lui rendre visite.

Cette amusante raillerie mit par la suite toute la Corse à feu et à sang pendant 200 ans.

Après cette brouille, Antonio Pinasco (n° 17), gendre de Giovanninello, supporta difficilement l'affront, fait à ses antiques droits seigneuriaux, par le comte Giudice, fondateur sur son fief du castel d'Ortica.

Ce gage de sa fidélité (*presidio*, dit la Chronique) le faisait frémir de colère et il cherchait une occasion propice de se venger.

Pietro Cirneo confirme cette haine contre Giudice, en disant : *Princeps Sancti Antolini habebat odio Judicem, quia Urticam castellum Balagnae, in civitate Regni possidebat* ».

Giovanninello et ses gendres cherchaient des alliances insulaires afin de se révolter contre l'autorité de Giudice, mais personne n'osait commencer la lutte.

Le comte Giudice, renseigné sur les tractations secrètes de ses ennemis et principalement des Savelli de Sant'Antoninu, envoya en Balagne 70 cavaliers pour renforcer les troupes de son castel d'Ortica et pour mieux impressionner les seigneurs Savelli fit passer ses hommes sous leur castel de Sant'Antoninu par le chemin des villages de Catteri, Aregnu et les hameaux de Pravoli et Torre.

Néanmoins Antoniu (n° 17) reçut aimablement cette démonstration armée et la fit loger chez les habitants de ces localités, mais sa vengeance fut terrible en ordonnant aux habitants de massacrer cette troupe au cours de la nuit (p. 166).

Au début de ce siècle, vers 1909, diverses fouilles dans les caves de ces localités firent retrouver les ossements des gens d'armes du comte Giudice de la Rocca et de leurs chevaux.

A l'annonce de ces représailles, les autres gendres et partisans de Giovanninello vinrent en aide aux seigneurs Savelli de Sant'Antoninu et, bien entendu, les seigneurs Savelli de Speloncatu, ennemis des précédents, se joignirent aux partisans et gendres du comte Giudice.

Ce dernier poursuivit la faction de Giovanninello à travers la Corse et, n'ayant pu la joindre, se rendit en Balagne.

Antonio (n° 17) et ses troupes, ne pouvant lui tenir tête à Sant'Antoninu, se fortifièrent sur l'îlot d'or (le rocher d'Ile-Rousse).

e) *Buono, frère d'Antonio* (n° 17) : Giudice ne parvenant pas à les déloger de cet îlot fit venir 4 galères pisanes et fit un massacre épouvantable, en faisant couper en petits morceaux tous les prisonniers, femmes et enfants compris.

Antonio (n° 17), sa femme et quelques-uns de ses vassaux purent se sauver. Bueno, son frère, fut poignardé par Salnese, fils du comte Giudice. La fille de Bueno fut faite prisonnière, Salnese la prit pour femme et d'eux sont issus les seigneurs Colonna d'Istria.

f) *Naissance d'Arrigo* (n° 18) : grâce au concours des seigneurs génois du Cap Corse, Giovanninello et ses partisans retournèrent en Corse. Giudice, n'ayant pu l'atteindre à travers la Corse, l'assiégea dans l'îlot fortifié de Centuri.

D'après l'historien Filippini, c'est pendant ce siège que naquit Arrigo (n° 18), fils d'Antonio (n° 17) et de la fille de Giovanninello (1298).

Trompant la surveillance de son adversaire, Giovanninello, aidé par les seigneurs génois du Cap Corse, se rendit à Calvi où il fit construire une forteresse sur l'une des collines de cet endroit.

Giudice abandonna aussitôt Centuri et les assiégés de cet îlot en profitèrent pour se réfugier en terre ferme.

Giudice n'ayant pu s'emparer du castel de Calvi se retira. Giovanninello le poursuivit à travers la Corse et finit par avoir raison des troupes de Giudice lorsque ce dernier fut livré aux Gênois par son propre fils Salnese (1307).

Antonio (n° 17) chassa alors les seigneurs Savelli, de Speloncatu, de son castel de Sant-Antoninu, lesquels l'occupaient au nom du comte Giudice, leur allié.

6° *Le Castel d'Argajola* : le port d'Argajola qui avait servi d'escale aux Gênois pendant les luttes contre Giudice, partisan des Pisans, fut conservé par la République de Gênes. Elle construisit, par la suite, ses premières fortifications et y plaça une garnison.

Au XVII^e siècle, la *Prattica Manuale* (p. 163) relate le sac et l'incendie d'Argajola par 800 pirates barbaresques et critique l'attitude du lieutenant génois, renfermé lâchement avec ses troupes dans la grande tour de ce port (28 juin 1643).

En 1646, Gênes fit élever d'autres fortifications et un nouveau fort fut édifié sur l'emplacement de l'ancienne tour.

La *Chasse au mouflon* (Paris-1893), d'Emile Bergerat, a décrit ces fortifications : « *Argajola, cette petite cité morte, dont les remparts croulent dans l'huile méditerranéenne et qui semble poser éternellement pour quelque Isabey le motif pittoresque d'une ville prise d'assaut, bombardée, incendiée et mise à sac, au Moyen Age... Cette ruine est un enchantement pour des yeux d'artiste.*

Il est à remarquer à ce sujet que le territoire du port d'Argajola (ancien hameau Argha, de la ville phénicienne de Balania) est très petit et séparé de celui de Corbara par une étroite bande de terrain jusqu'à la mer, appartenant à la commune d'Aregnu. Ce qui indique bien que les Gênois n'avaient en cet endroit qu'un simple

port de débarquement sans prétention seigneuriale sur la vaste vallée de Balania.

g) *La vengeance de la fille de Buono, frère d'Antonio* (n° 17), se réalisa lorsque le seigneur Salnese, fils de Giudice, devenu vieux, fut, sur l'ordre de sa femme, chassé du castel de Cinarca par ses deux fils.

Salnese, qui n'avait pas hésité à livrer son père aux Génois et occasionné divers autres méfaits, mendia le reste de sa vie chez ses anciens vassaux (pages 169-204 et 205).

h) *Le comte Arrigo Savelli de Balagne, dit Pinasco* (n° 18) : seigneur du castel de Sant'Antoninu, eut une fille et trois fils.

D'abord, deux fils jumeaux : Buono et Mannone, puis un troisième fils Mannuello.

A remarquer que si ces prénoms signifient Mannone (Alaman), Mannuello (Emmanuel), celui de Buono est le diminutif de *Omobuono*, ce qui prouve bien l'authenticité de la *Chronique* de Giov. de la Grossa, puisque l'un des vocables de l'église de Sant'Antoninu est Sant'Omobuonu (Saint Bonhomme).

Pierre SAVELLI (DE GUIDO).

(A suivre).



Le général Bonaparte à Ajaccio ⁽⁵⁾

NAPOLÉON

Sa petite histoire rédigée par moi, Jean Baptiste Barberi d'Ajaccio en Corse An VIII.

Retour en France de Bonaparte.

Relation de son escale et de son séjour à Ajaccio.

Jean Baptiste Barberi.

Président de la Santé, qui dans cette heureuse fortune se retrouva guidé par la puissante et divine main pour aller de l'avant dans les faits qui vont suivre.

Relation et manifeste du citoyen Monsieur Jean Baptiste Barberi, Président du Tribunal de Commerce et Président de la Santé de l'arrondissement d'Ajaccio, et de ses dépendances.

Relation au retour de l'Egypte de Son Excellence Monsieur le Général Bonaparte, Général en chef de toutes les armées de la France, *salut*.

Ajaccio, le 6 Vendémiaire an VIII de la République française (28 septembre 1799).

Comme il était entré dans ce port une petite flotille de bâtiments consistant en deux grosses frégates avec deux petits bateaux d'escorte, tous provenant de la randonnée d'Egypte dirigée sur la France, mais que par suite du vent contraire furent obligés de mouiller l'ancre dans la rade de ce port, nous apprîmes tout cela avec une surprise émerveillée.

Or comme sur la frégate commandante se trouvait, à notre insu, notre seigneur général Bonaparte nommé en tête de ce récit ; et le bruit s'étant sourdement répandu par la ville que sur ces bâtiments se trouvait peut-être le même notre général Bonaparte lequel, tant que cela lui ferait plaisir, se plairait à demeurer incognito en tant que général supérieur ; d'autre part moi, Barberi, comme Président de la Santé voulant m'assurer de la vérité, avec une embarcation et des marins, je me suis fait transporter dans le voisinage de la frégate commandante, en face des fenêtres de la poupe, et là rien ne faisait voir que peut-être je n'étais pas hors de tout espoir ; mais comme je devais revenir à terre et ne voulant pas m'en retourner sans être

(5) Traduction du document italien publié dans le dernier numéro de la Revue.

certain de la chose, j'ai fait demander des renseignements par un de mes marins.

A son interpellation, se fit voir à une fenêtre de la poupe Monsieur le général Berthier, dont les traits m'étaient inconnus. Pour pouvoir plus commodément m'entretenir avec lui, j'ai donné l'ordre d'accoster de plus près. Ma première question fut pour savoir d'où ils venaient et vers quel pays ils se dirigeaient. Il me répondit qu'ils venaient d'Egypte et qu'ils se dirigeaient vers la France, et que seuls les vents contraires les avaient obligés à faire relâche dans la rade de notre port.

Ensuite je lui ai fait demander s'il pouvait me donner quelques nouvelles de Monsieur le général Bonaparte ; il me répondit que le général Bonaparte se portait très bien. Je lui demandai encore dans quel endroit il se trouvait. Il me dit : « Pourtant pas bien loin ». Et dans le même temps que je m'entretenais avec le général Berthier, Lui reconnut ma voix et avec un visage fort joyeux il se montra à l'autre fenêtre de la poupe, m'appelant par mon nom : « Monsieur Barberi, voilà celui que vous désirez tant voir. Que demandez-vous ? »

A cette surprise j'ai manqué périr et, étouffé par la joie, je voulais me hisser sur la frégate pour être en sa compagnie. Une seule raison me retint : c'est que si je faisais cela je ne pourrais pas aller plus avant dans mes desseins, et c'était là cependant la chose la plus intéressante. C'est pourquoi je me suis retenu, mais avec peine. Lui cependant m'interrogeait sur nos amis et sur sa famille. Pour ce qui était de nos amis, la seule nouvelle de son retour suffisait pour les faire revenir de la mort à la vie.

Quant aux nouvelles de sa famille, je lui en donnai de certaines, car il n'y avait pas longtemps que Madame sa Mère avec Monsieur son Frère l'archidiacre Fesch étaient partis d'Ajaccio pour se rendre à Paris.

Avec une mine beaucoup plus grave, il m'interrogea sur la Corse et sur la France. Les nouvelles que je lui donnai sur la Corse n'étaient pas très bonnes, attendu que ceux du parti adverse voudraient toujours nous ennuyer. Mais ils ont peu de force pour vouloir se battre avec nous, et nous les estimons peu. Cependant nous obligeons nos jeunes gens à se promener avec leurs armes au cran d'arrêt, par précaution et non par peur.

Pour ce qui était de la France les nouvelles étaient très mauvaises, attendu que, le Directoire ne voulant pas faire son devoir, les affaires de l'Etat allaient vers le précipice, parce qu'on se tuait, on s'assassinait, et de part et d'autre on se dépossédait, de telle sorte qu'il n'y avait plus rien

de sûr. Toutes les personnes disposant d'une certaine puissance se laissaient cependant ronger plutôt que de se trouver compromises et dans les mains d'hommes sanguinaires.

Après m'avoir écouté, il me demanda s'il y avait des feuilles de France, disant qu'il aurait été désireux de les voir. De ces feuilles, je lui en ai fourni peu de temps après l'avoir quitté.

Comme l'annonce de son arrivée n'était pas certaine, tout le peuple m'attendait sur la place, pour entendre confirmation de l'heureuse nouvelle, qui lui fut donnée par moi. Je leur assurai en outre que j'avais eu l'honneur de le voir et de l'entretenir. Alors tous crièrent : Vive notre seigneur général Bonaparte !

Mais quant à moi ce vivat ne me suffisait pas, car je voulais le voir descendu à terre. Pour cela j'invitai Monsieur le commandant Costantini, avec sa suite, en qualité de chef de l'état-major des flottes militaires, et bon nombre de nos concitoyens à se transporter dans la salle du bureau de la Santé, car j'avais quelque chose à leur dire. Et bientôt nous fûmes tous réunis, car étaient aussi présents les autres trois officiers de santé qui avec moi composaient le personnel complet de la conservation de la Santé, conformément aux ordonnances et règlements de la Santé, qui se conservent dans notre bureau de la Santé (6).

Je leur manifestai alors mon sentiment, leur disant que je voulais faire descendre à terre Monsieur le général Bonaparte avec toute sa suite, ce qui fut approuvé par tous ces messieurs de notre parti, qui me firent des éloges, mais ne plût pas de même à ceux du parti adverse qui s'opposèrent absolument à mon projet, me donnant comme raison que c'eût été là un attentat contre la foi publique dont nous sommes les dépositaires ; que les lois et ordonnances régissant le service de la Santé, lesquels étaient déposés dans notre bureau, ne laissaient pas d'être nombreux à prévoir le terrible attentat qu'on voudrait maintenant commettre et dont pourraient résulter les plus funestes événements de la terre, d'autant plus que nous sommes assujettis à la Santé de la ville de Marseille qui se montrait très sévère pour de semblables faits qui n'ont jamais été envisagés ni imaginés.

Ils ajoutèrent : « Si un malheur se produisait nous compromettrions nous aussi notre propre existence, c'est pourquoi nous ne consentons ni à sa descente à terre, non plus

(6) Nous avons respecté ces redites, dont l'auteur a cru sans doute renforcer sa justification. (N. de l'A.).

qu'à faciliter celle-ci, si cela même nous était demandé ». Et alors lorsque je connus la très mauvaise volonté qu'ils avaient de le voir descendu à terre en me donnant tant de raisons de comédie, je me suis décidé absolument, comme Président de la Santé, à le faire descendre à terre, prenant ainsi tout sur moi, et ainsi j'allai de l'avant jusqu'à en voir la fin.

Monsieur le commandant Costantini, étant de nos amis et voulant faire son devoir, me fit demander s'ils pouvaient se préparer avec sa troupe militaire, pour le recevoir comme son devoir le lui imposait. Je lui précisai qu'il le fallait, et qu'il se fût apprêté à lui rendre les honneurs, car le moment était opportun et qu'ils ne pourraient jamais trouver une meilleure occasion que celle-là.

Entre temps j'avais fait préparer une embarcation avec des rameurs pour me faire transporter vers la frégate. J'emmenai en ma compagnie Monsieur Baptista Zigliara, médecin et conservateur de la Santé, afin qu'il fut présent à toutes mes opérations. Et, ayant tourné à une distance convenable du centre où se trouvait l'échelle pour monter, j'ai fait demander le capitaine.

Celui-ci se présenta au-dessus du bord de la frégate. Je le priai, sur sa parole d'honneur de faire réponse à toutes mes questions. Le capitaine répondit : « Oui, Monsieur ». Et après que je me fus occupé, avec toute la diligence dont j'étais capable, à lui poser mes plus pressantes et rigoureuses questions, conformément à tout ce qui concernait la santé publique, ses réponses étaient toujours bonnes et sans aucun indice d'un mal contagieux ni d'aucune autre sorte de maladie.

C'est pourquoi, m'étant assuré brièvement par toutes mes questions qu'il n'y avait plus rien à craindre en ce qui concernait la santé publique, comme les braves marins de la frégate s'étaient aperçus que je voulais monter à bord de cette dernière, ils me firent descendre les cordes assez basses pour monter. Et après que je me fus rendu dans le voisinage du capitaine, j'annonçai à celui-ci qu'ils avaient la libre pratique.

Ensemble nous allâmes vers la poupe. J'entrai dans la grande salle où je retrouvai Monsieur le Général très content. Il y avait en sa compagnie le seul général Berthier. En me voyant paraître devant lui tout seul, il me dit : « Monsieur Barberi, vous êtes en quarantaine ».

— « Monsieur le Général, le tout pour le tout ! Ma carte est jouée ! Pour Votre Excellence, elle est en libre pratique. Votre bon ami et serviteur s'est fait un devoir de venir sur votre frégate vous recevoir pour avoir l'honneur de vous

faire descendre à terre, selon le mérite de Votre Excellence. Et voulant encore profiter de cette très heureuse occasion que le ciel nous a envoyée de si loin pour nous sauver, nous et toute la France, nous voulons en profiter ». Et, fougueux, je l'embrassai étroitement, comme nous pouvons en prouver la vérité.

A ma suite se présentèrent le commandant Costantini avec tout son état-major d'officiers, lui portant leurs hommages et soumission, et de même un grand nombre de nos concitoyens qui montèrent après moi en foule sur la frégate, afin d'être des premiers à avoir l'honneur d'apercevoir le Seigneur Général tant désiré par eux, pour lui présenter leurs hommages et le féliciter à haute voix, répétant toujours : « Vive notre " Signor " Général Bonaparte ! »

Cet acte d'attachement particulier fit beaucoup de plaisir à Monsieur le Général. Après qu'il eût reçu tous les arrivants avec un fameux plaisir, je le priai de se préparer à descendre à terre, car le peuple était impatient de son présent retour, tous ayant grande presse de le voir. Je lui offris ma gondole, mais il me remercia disant qu'il avait son canot.

A peine y eût-il mis les pieds pour descendre à terre que commençaient dans la frégate commandante la joie et l'allégresse du feu (7), avec les détonations d'honneur, et de même tira toute sa petite escadre. La citadelle en fumée, les chansons de la ville couverte de fumée et de feu, de sorte que ni ville ni vaisseau, plus rien ne se voyait, et ce tonnerre de coups de canons sur terre et sur mer semblait annoncer le jour du jugement dernier.

Après avoir mis les pieds à terre, il adresse la parole au premier grenadier et ensuite à d'autres, en leur posant des questions, qui se trouvaient en tête de la file de troupe militaire qui commençait depuis la pointe du môle jusqu'à arriver à la porte d'entrée de la maison Bonaparte. Avancant ainsi, nous sommes montés au milieu des deux colonnes du môle, et de là nous entrâmes sur la grande place où se trouvait toute la grande foule du peuple de la ville et des campagnes. Et après l'avoir vu, tous criaient à haute voix : « Vive notre " Signor " Général Bonaparte ! »

J'étais toujours à sa droite, sans jamais le quitter, parce que dans une si grande affluence de peuple je n'ai pas voulu m'y fier et le laisser, et c'est pourquoi je restais toujours à son côté, jusqu'à le rendre dans sa maison.

(7) Textuellement : la joie de l'allégresse.

Parmi ces citadins du peuple, il y en eut quelques-uns qui, par allégresse d'avoir vu leur grand héros, jetèrent des sous en l'air, et l'un de ceux-ci tomba sur le chapeau du seigneur Général. Et lui, ne sachant pas ce que c'était, prit ce sou et, tendant la main, il dit : « Tiens, Berthier, voilà de l'argent. Et après que le général Berthier l'eut pris, il lui dit cependant : « C'est vrai ». Me parlant à voix basse, il me dit que je fisse dire : « Vive le général Berthier ». Ce qui fut exécuté. Et sur ce vivat, serrés dans cette immense foule, nous entrâmes dans l'honorable château.

Dans la soirée, il y eût une grande illumination avec grande fête et bal. Et après deux jours dans sa demeure, il me fit dire par Francesco Braccini, homme d'affaires de sa maison, qu'il avait besoin d'une embarcation pour emporter à la remorque de la frégate, afin de s'en servir en cas de besoin, ce qui de mon côté fut promptement exécuté, lui faisant préparer une de mes meilleures embarcations, y faisant faire des aménagements afin qu'il s'y trouvât bien, lui et son état-major, avec quatorze hommes d'équipage, et doublement grée d'accessoires de toute espèce, avec deux pavillons grands et petits à trois couleurs, pour être complètement pourvu.

Pendant ce séjour à demeure de huit journées dans notre ville, pour quatre jours il y eut libre entrée pour tout le monde, tant pour ceux de la ville que pour ceux de la montagne, spécialement descendus en ville pour avoir l'honneur de lui présenter leurs hommages et soumission, bien reçus ceux qui le méritaient et remplacés les démissionnaires et ceux qui ne le méritaient pas ; réparations et destitutions, comme il arrive présentement au citadin Martino Maestroni de Bonifacio qui s'est spécialement transporté à Ajaccio pour être employé dans le département. Et après que tout fut mis en ordre pour les autres quatre jours, libres pour lui-même, il mit pour son repos une sentinelle à la porte et l'entrée fut interdite, mais pas pour tout le monde.

Pendant la durée de son séjour il fit deux sorties, savoir : l'une dans la campagne à la chasse ; et lors de son retour de toutes les fenêtres des maisons, car nos dames ne l'avaient pas encore vu, celles-ci jetaient sur lui du grain, des dragées (*confetti*) et des pièces de monnaie, dans la haute allégresse qu'elles ressentaient d'avoir vu leur cher général Napoléon, criant toujours : « Vive notre général Bonaparte que le ciel conserve pendant cent ans de vie en parfaite santé et en grande fortune et félicité et d'honneur, que nous le puissions bientôt voir Roi, car il le mérite, et ainsi nous en prions le ciel, qu'il nous exauce ! »

Quelques-unes de ces femmes, qui avaient eu sa première connaissance dans son enfance, pleuraient de joie. Et l'autre sortie fut jusqu'à l'église de Sainte Lucie le soir de son départ, suivi toujours de cette immense foule qui se complaisait à crier souvent : « Vive notre " Signor " général Bonaparte ! »

Et avant de quitter l'honorable château pour se rendre à bord de sa frégate *La Muiron*, j'eus l'honneur de lui présenter mes vœux. « Adieu, mon Général, votre invariable et parfait ami et très fidèle serviteur, qui se tient dans la grâce de Votre Excellence, vous prédit du ciel toutes les plus hautes prospérités et félicités de la terre ».

Cet acte d'affection plaisant au Seigneur Général, en me tendant la main il me dit : — « Monsieur Barberi, portez-vous bien ».

Ensuite, dans la nuit, l'aigle prit son vol et prit terre à Fréjus, en province, et de là à Paris, que le ciel y facilite sa bonne entrée pour le bien commun.

Terminé le 22 vendémiaire, An VIII (13 Octobre 1799).

Signé : BARBERI.

FIN

Fidèle à notre procédé, lorsqu'il s'agit de documents, nous avons constamment évité de tomber dans la tentation d'une élégante, agréable, mais trop facile traduction libre. Notre transcription en français est presque ce qu'on appelle au lycée un « mot-à-mot ». C'est ce qui donne aux phrases une allure souvent pittoresque, parfois même à peine correcte, ce dont nous nous excusons.

Mais nous avons pensé qu'il valait mieux écarter le piège de l'imagination et se faire l'esclave du texte italien au point de respecter autant qu'il était possible la place même des mots, et jusqu'aux redites fastidieuses. De sorte que si l'on nous permettait cette métaphore hardie nous dirions qu'ainsi ce document semble avoir été non point traduit, mais photographié dans une glace.

Comme on vient de le remarquer, cet écrit est lui aussi empreint d'une certaine préoccupation d'emphase. C'était le défaut du siècle, dont sont également marqués

d'autres documents que nous publions sur la même époque.

A cette tendance naturelle vient s'ajouter l'enthousiasme de voir le vainqueur de l'Égypte revenir dans son pays, où régnait un désordre permanent et dont seule une grande fermeté pouvait avoir raison. J. B. Barberi, à vingt-huit jours du 18 brumaire, semble avoir compris que de grands événements se préparaient.

Son dévouement a été spontané et sa joie le rend un peu théâtral. Pourrait-on lui en vouloir? Il avait d'ailleurs pleinement conscience du service rendu et le fait d'en avoir compris toute la portée ne peut qu'augmenter son mérite.

L'Empereur du reste n'oublia jamais et lui prouva sa reconnaissance de façon tangible. Il donna à son fils la place de payeur de la guerre à Bastia. A Ajaccio, la même charge était remplie par M. Conti, arrière-grand-père de Dominique Pugliesi-Conti, maire d'Ajaccio et le chef de la maison Pugliesi, aujourd'hui décédé.

Malheureusement il eût des différends avec les fournisseurs auxquels il eut le tort de prêter, paraît-il, de l'argent. Ses débiteurs n'ayant pas rempli leurs engagements, cela se traduisit finalement par un déficit dans sa caisse. A la même époque il faisait construire la maison située avenue du Premier Consul, angle inférieur de la rue Cardinal et dont l'entrée se trouve sur cette dernière, au n° 2.

L'Empereur, sur un rapport accablant de l'Inspecteur général Joly, envoyé en mission, releva Barberi de ses fonctions. Ce dernier fut obligé de vendre tout ce qui lui appartenait, car l'Empereur oublia l'ami pour frapper le fonctionnaire.

Il se montrait, on le sait, impitoyable pour les fautes des détenteurs de l'argent du fisc. S'il se voyait contraint parfois, pour ménager l'armée qui faisait sa force, d'être

tolérant pour les petites défaillances des maréchaux, les civils ne trouvaient pas grâce devant lui.

J. M. Barberi se retira à Paris. Son père (l'auteur du mémoire) liquida toute sa fortune pour faire honneur à sa signature. A Bastia, c'est la famille Grégori qui acheta ce qu'il possédait.

Joseph Barberi, à Paris, se livra un peu à tous les métiers. Il fit des inventions, s'adonna à l'industrie et au commerce. Il avait emmené avec lui ses deux filles, Félicité et Elise. Félicité épousa un Monsieur Daniel et Elise devint Madame Blondeau.

Notons un passage de la relation de Barberi qui, sans que l'auteur l'ait voulu, ce qui en augmente d'ailleurs la valeur, a la force d'un témoignage. Des ennemis du général Bonaparte l'ont accusé d'avoir, en quittant l'Egypte, emporté, pour préparer le 18 brumaire, une partie de la caisse de l'armée. C'était tellement faux que durant son séjour à Ajaccio il eut la préoccupation de chercher de l'argent.

Et comme il défilait dans les rues pendant que la foule, pour manifester sa joie, jetait en pluie des grains et des sous, une pièce tomba sur le chapeau du général qui la prit et la tendit à Berthier, en lui disant : « Tiens, Berthier, voilà de l'argent... Et, sous-entendu sans doute dans sa pensée : ...nous qui en cherchons ». Et ce dut être d'un ton assez mélancolique qu'il ajouta : « C'est vrai ». Petit détail qui fait justice d'une méchanceté.

Dans son admiration pour le futur Empereur, J. B. Barberi, aussi enthousiaste que modeste, n'a passé sous silence que son courage. Car l'audace dont il fit preuve, si le sort n'en avait décidé autrement, eut fort bien pu lui coûter la vie.

Mais cette audace fut si décisive qu'elle sauva son auteur. Fort heureusement pour lui, le coup d'état ne se fit guère attendre. Rapprochons les dates :

Arrivée à Ajaccio (d'après Barberi) : 28 septembre 1799.

Départ d'Ajaccio : 6 octobre 1799.

Arrivée à Fréjus : 8 octobre 1799.

J. Barberi écrit son récit de l'escale : le 13 octobre 1799.

Arrivée à Paris : 16 octobre 1799.

Coup d'état du 18 brumaire : 10 novembre 1799.

Si Bonaparte était resté quarante jours à Ajaccio, il ne pouvait arriver à Paris, comme il l'a fait, à l'insu du Directoire, et le 18 brumaire ne se produisait pas.

On a pu dire du nez de Cléopâtre que, s'il eût eu une autre forme, la face du monde en eût été changée. Avec autant de raison pourrait-on affirmer que, sans l'humble dévouement de J. B. Barberi, il n'y eût peut-être pas eu l'Empire, et de très grands événements ne se seraient point produits dans le monde...

Franc BARTHOLÏ-SABAD.



Le suprême sacrifice

On sait que l'arrondissement de Sartène embrasse la partie méridionale de notre île et qu'il comprend huit cantons. Il est tout auréolé de souvenirs historiques, de légendes poétiques, et ses curiosités naturelles lui donnent un saisissant relief. Sartène, avec ses maisons en pierre de taille, disposées en amphithéâtre, au-dessus du bassin du Rizzanèse, a une physionomie originale. Il a été le théâtre, de 1830 à 1834, d'une sanglante inimitié, causée par des dissensions politiques entre les habitants du quartier du Borgu et du quartier Ste-Anne. Il y eut plusieurs personnes tuées. Un traité de paix fut signé le 7 décembre 1834.

Le territoire du canton de Sartène est très étendu. On y remarque : Grossa, patrie de Jean de la Grossa, premier chroniqueur insulaire ; les ruines de plusieurs châteaux, notamment celles du château de Roccapina, d'où Rinuccio della Rocca se précipita dans un gouffre qui a porté depuis le nom de Trapentatoju ; la plaine de l'Ortolu, avec ses vignobles et ses légendes ; le lion de Roccapina, rocher qui représente un lion colossal couché sur son ventre, avec sa croupe arrondie, ses pattes, sa queue, son épaisse crinière et sa grosse tête, situé entre la route nationale et la mer ; l'homme de Cagna, bloc de granite dont les contours fantastiques rappellent l'ébauche d'une gigantesque forme humaine : le dolmen de Fontanaccia.

Dans le canton d'Olmetu et à peu de distance du chef-lieu, se dressent les ruines du château d'Arrigo della Rocca (1370 à 1396) et celles du château d'Istria. C'est à Olmetu que mourut, en 1863, Colomba Carabelli, l'héroïne du roman de Prosper Mérimée, *Colomba*, inspiré par une vendetta qui eut lieu à Fozzanu en 1833.

Le canton de Serra se déroule au pied des montagnes du Coscione et de l'Incudine et offre de grands pâturages où paissent de nombreux troupeaux. Du sommet du mont Incudine, on jouit d'un panorama qui n'a pas son pareil dans notre île. Dans ce canton, se dressent les ruines de deux châteaux, celui de la Contudine, bâti par Sinucello sur un rocher qui s'élève au-dessus d'Aullène, et le Castellu de Rinuccio della Rocca, perché sur les remparts granitiques du Coscione.

Dans le canton de Levie, à l'aspect excentrique, se trouve le village de Carbini sur la lisière du bois solitaire du marquis de Fontana-Rossa, ancien chef-lieu d'une piève du même nom, avec les débris de son église pisane en pierre taillée. Carbini est célèbre dans nos annales comme le berceau d'une secte d'illuminés qui, en 1355, fit de nombreux prosélytes en Corse. On les accusait de se livrer à de monstreux excès dans leurs réunions, après avoir éteint les lumières. C'est une calomnie dont eurent aussi à se défendre toutes les sociétés secrètes, ainsi que les premiers chrétiens. Ils furent détruits par les troupes pontificales au cours d'une véritable croisade. Cette région jouit de tous les climats. Au nord de Carbini se trouve le chef-lieu, Levie, formé par la réunion de plusieurs hameaux. C'est la patrie de Lucrèce, cette femme héroïque et supérieure à la Lucrèce romaine, qui aima mieux se tuer avec une paire de ciseaux plutôt que de céder aux désirs lubriques d'un capitaine génois.

Le canton de Petreto-Bicchisano est une contrée délicieuse, couverte de jardins et de vignes. On y remarque Sollacarô riche en souvenirs historiques, où l'on montre les ruines du château d'Istria bâti en 1122 sur le sommet d'un rocher presque inaccessible. Vincentello d'Istria a joué un rôle important dans l'histoire de la Corse. Il gouverna l'île après avoir abattu ses ennemis. En se rendant à Ischia pour rejoindre le roi d'Aragon, il fut jeté par une tempête sur les côtes de Sardaigne, arrêté

et condamné à avoir la tête tranchée. Le village de Sol-lacarò a servi de cadre à Alexandre Dumas pour son roman : les Frères corses. On y montre la Torre, qui était la maison des frères corses. Sur l'emplacement du château d'Istria se trouvait au XIII^e siècle le château de Savilia de Franchri auquel s'attache une farouche légende rapportée par Giovanni de la Grossa.

Cette femme, qui était fort belle, attira dans sa maison Sinucello della Rocca plus connu sous le nom de Giudice qui s'était épris d'elle et qui l'aurait épousée volontiers. Elle le fit enfermer dans une cage de fer. Mais Giudice, avec la complicité d'une servante, put s'enfuir de sa prison. Il alla en force assiéger le château de Savilia, le prit, le rasa et pour se venger d'elle, la mit dans un lieu où elle était la proie des passants. Elle expira au bout de trois jours.

Le canton de Santa-Lucia est situé au sud du canton de Serra. C'est le pays du bon vin, de la bonne huile et des bons fruits, la terre promise de la géologie. Santa-Lucia, le chef-lieu, était la résidence des seigneurs d'Attalà. Dans ses environs se trouve la plus belle roche connue, appelée granite orbiculaire et qui est particulière à la Corse.

Le canton de Porta-Vecchia, situé au-delà du canton de Levie, rappelle la légende d'Orso Alamannu, ce seigneur qu'étrangla, avec son lazzo, Piobetta, pour le droit abusif qu'il exerçait sur les jeunes mariées. Son corps fut traîné à travers les broussailles et déchiqueté par les pierres. La région de ce canton est très fertile, mais d'une nature sauvage.

Le canton de Bonifacio est situé à l'extrémité méridionale de l'île. Il ne compte ni hameaux ni villages en dehors de la ville de Bonifacio qui est peut-être la plus originale de l'Europe. René Bazin a dit que cette cité vaut à elle seule un voyage en Corse. Ses églises sont intéressantes à visiter, ainsi que l'escalier du roi d'Ara-

gon, taillé à pic dans la falaise, édifié en une nuit, dit la légende, par les soldats du roi d'Aragon, lors du siège de 1420. Une visite aux grottes marines s'impose aux touristes. Celle qui est placée à l'entrée du port, et qu'on appelle la grotte du Dragonale, offre un coup d'œil féérique. On pénètre par un portique hardi et on se trouve dans une vaste salle circulaire dans laquelle se jouent toutes les couleurs du prisme : la lumière pénètre par une large échancrure de la voûte qui figure les cantons de la Corse. Bonifacio aurait reçu en 1541 la visite de Charles-Quint, au retour de sa seconde expédition d'Alger. Il aurait été l'hôte de Cattaciolo dit Bel Alto.

Le commandant Istria, né à Sartène de parents corsses, élève de Polytechnique, mourut à l'âge de trente-huit ans d'une fièvre typhoïde à Tours où il avait été affecté et où il s'était marié avec la fille d'un négociant. A sa mort, il laissa celle-ci enceinte de trois mois et comme les débuts de sa grossesse la fatiguaient, les médecins lui conseillèrent un changement de climat. Elle se rendit à Sartène chez ses beaux-parents où elle prolongea son séjour et fit ses couches. Elle mit au monde un petit garçon qui reçut le prénom d'Edmond. Quand il eut ses douze ans, sa mère qui s'était fixée en Corse l'accompagna sur le continent où il fut admis dans une école pour fils d'officiers. Il s'y révéla comme un garçon doué d'une très vive intelligence, dont la souplesse ne lui permettait pas seulement de primer en lettres, mais de s'assimiler aussi les sciences et les mathématiques. A l'âge de dix-huit ans, ses études terminées, il voulut passer par la filière des grades et il s'engagea à Alger dans la cavalerie légère. L'Afrique mystérieuse avait pour lui un attrait auquel il ne sut résister. Il était hanté du rêve oriental dont tant d'écrivains et d'artistes ont subi l'emprise : nous ne citerons que Lamartine, Flaubert, Gérard de Nerval, Fromentin, Henri Regnault. Napoléon lui-même n'y a pas échappé, on ne

le sait que trop. Il profita de ses congés pour visiter, en plus de l'Algérie, une partie de la Tunisie et du Maroc et s'emplir le regard de ces paysages aux tons chauds de lumière qui ont inspiré tant de peintres et de poètes. En expédition dans le Sahara algérien, il connut le phénomène si poétique du mirage qui contribua encore à enrichir sa vision, malgré les déceptions qu'il lui infligea. De son séjour en Afrique, il rapporta trois livres devenus aujourd'hui introuvables : *Tableaux mauresques*, *Croquis d'Orient* et *Souvenirs d'un chasseur d'Afrique*, dans lesquels il a réservé pour cette terre africaine les plus frappantes images, les plus riches couleurs de sa palette d'écrivain.

Par la magie de son talent, il en a su rendre toute la splendeur et toute la poésie. Ce n'est que dans *Salambô*, ce chef-d'œuvre d'observation et de style de Flaubert, que nous avons trouvé une étude aussi fouillée de la femme d'Orient et de la nature africaine. Il s'était fait connaître aussi par des essais et des poèmes.

Quand la guerre de 1870 éclata, c'est en qualité de sous-officier qu'il fit la campagne. Il était de la division du général Marguerite, qui exécuta sur le plateau de Foing cette charge héroïque qui força l'admiration du roi de Prusse. La division fut décimée. Istria fut promu officier sur le champ de bataille. Nous perdîmes la guerre. Le désastre de Sedan, dont il n'était pas juste que Napoléon III portât toute la responsabilité, l'avait affecté et indigné. La Révolution du 4 septembre lui avait paru un mouvement semblable à celui du 10 août 1792 qui avait renversé la monarchie. La République, une fois proclamée, comme un certain nombre de ses camarades, il était persuadé que toutes les énergies de la nation allaient se tendre et dans un suprême effort chasser l'envahisseur. La capitulation de Strasbourg, de Metz, puis celle de Paris, infligèrent à son rêve une cruelle blessure. Notre potentiel de force et de résis-

tance était entamé et non épuisé. Avec les hommes et le matériel qui nous restaient, il était d'avis qu'il fallait continuer la lutte à outrance jusqu'à la victoire finale. La population parisienne, qui avait beaucoup souffert du siège, était exaspérée. Elle accusa le gouvernement de mollesse, de trahison. Flourens la souleva. Certains passe-droits dont Istria avait été victime dans sa carrière de soldat, son expérience personnelle l'avaient convaincu que la justice ne régnait pas sur la terre. Depuis quelque temps, il était devenu un adepte des idées marxistes qui seules lui paraissaient susceptibles d'affranchir l'individu et d'assurer le triomphe de la devise républicaine. De plus, ses opinions politiques avaient été influencées par celles de ses confrères aînés Michelet, Victor Hugo, Jules Vallès. Il y avait maintenant en France deux partis en opposition et en lutte, et il choisit celui qui n'avait pas signé la paix, celui qui d'après lui détenait le bon droit. Il donna sa démission d'officier et se rendit chez Jules Vallès qu'il connaissait déjà et qui le présenta à divers membres du Comité Central de la Commune, entre autres à Blanqui, Flourens, Delescluze, Raoul Rigault. Il put se convaincre que si un certain nombre de ces chefs étaient des purs, il y avait aussi parmi eux des illuminés : ceux-ci sont les plus dangereux dans les convulsions politiques et sociales. On lui donna les galons de capitaine.

Cette révolte, sous les yeux de l'ennemi vainqueur, était criminelle. Il faut dire aussi pour l'excuse de ceux qui y prirent part, que beaucoup d'entre eux croyaient, on les avait trompés, que les Prussiens allaient fraterniser avec les Français et tous ensemble proclamer la République universelle. La Commune fut vaincue. Flourens, battu à Rueil par les Versaillais, se réfugia près de Chatou dans une auberge où un gendarme le tua d'un coup de sabre. Delescluze fut tué à la tête de ses hommes sur les barricades de Paris. La répression fut

exemplaire. Istria fut condamné à la déportation et, comme il n'était pas des plus compromis, sa peine fut commuée en exil.

L'amnistie ne vint que plus tard. Il dut quitter la France, et après sa carrière militaire, ce fut sa carrière littéraire qui fut brisée. Par une curieuse coïncidence, lui et un autre écrivain, qui devaient atteindre à la plus grande notoriété, avaient pris le même pseudonyme littéraire, et cela ne devait pas porter bonheur à notre compatriote qui d'abord semblait avoir pris le pas sur son confrère. Celui-ci était assez méconnu, et il recevait quelquefois des lettres de félicitations — ce qui devait passablement l'ennuyer — pour des œuvres produites par Istria, émanant d'un public induit en erreur par cette similitude de nom. Un illustre critique s'étonnait que les œuvres de cet écrivain qui, d'après lui, portaient la marque d'un réel talent eussent si peu de succès, tandis que celles d'un auteur médiocre dont il citait le nom, trouvaient tant de lecteurs. Mais ce romancier méconnu allait connaître lui aussi les grands succès et les gros tirages, et sa renommée devenir rayonnante.

Nous ne répéterons pas, après certains critiques, que ce n'était qu'un habile essayiste et un écrivain de second ordre. Ainsi que l'a dit un auteur, l'origine de sa popularité était saine. S'il ne manquait pas de talent, il eut la chance de trouver des complaisances pour le diriger et le discipliner ; et la politique a peut-être aussi contribué à le mettre en vedette. Il eut de son vivant tout ce qui fit défaut à notre compatriote : la vie libre, intelligente, voluptueuse, s'épanouissant en plein Paris d'où le talent, le génie même paraissent s'étioler dès qu'on s'en éloigne.

L'exil fut donc le lot d'Istria, et l'exilé partout est seul, a dit Lamennais. Tandis que sa renommée littéraire déclinait, son talent, ce qui paraît assez bizarre, se développait et s'épanouissait dans toute sa maturité.

Nous avons déjà dit que son intelligence ne se confinait pas dans le domaine de la littérature : elle pouvait aborder aussi les questions troublantes et les problèmes ardu de la philosophie. Il venait de produire un grand et beau livre qui n'était pas seulement une œuvre négative et qui contenait une promesse de doctrine. N'ayant pas trouvé d'éditeur, il avait été obligé de l'imprimer à ses frais. Il ne trouvait pas non plus de lecteurs, la plupart de ses amis l'abandonnaient et le vide se faisait autour de lui depuis sa participation à la Commune. Comme Nietzsche, aussi méconnu que lui, il fut obligé d'écrire aux rares amis qui lui restaient, les suppliant de lire son ouvrage et de lui faire connaître leur opinion. Toutes les réponses qui lui parvinrent, — quand on lui répondait — étaient des réponses évasives. Il n'en reçut qu'une encourageante : ce fut celle de Nietzsche qui lui adressa ses plus chaleureuses félicitations. Les congratulations et les encouragements du philosophe allemand lui versèrent le dictame qui devait tant soit peu adoucir son calice d'amertume. Les doctrines d'Istria se rapprochaient de celles de son confrère d'outre-Rhin ; mais notre compatriote, pour démontrer la nécessité de la liberté et de la grandeur individuelles, prenaient pour point de départ sa conviction fondamentalement démocratique, tandis que Nietzsche partait de sa conviction foncièrement aristocratique pour prouver la nécessité d'une classe d'esclaves. Ce qui prouve qu'Istria avait raison contre son génial contradicteur, c'est que celui-ci, dans une grande vision de l'avenir, voit comme fin dernière le bonheur de toute l'espèce dans les hommes réconciliés.

Zarathoustra, qui n'est qu'une personnification de Nietzsche, après avoir assemblé dans sa caverne de la montagne les hommes supérieurs, ne peut plus rester dans cette sublime solitude et il se sent poussé à verser, comme le soleil, sa lumière sur le monde : « O grand astre, profond œil de bonheur, que serait tout ton bonheur, si tu

n'avais pas ceux que tu éclaires. Je veux retourner encore une fois auprès des hommes ; c'est parmi eux que je veux disparaître, et en mourant je veux leur offrir le plus riche de mes dons. C'est du soleil que j'ai appris cela, quand il se couche, du soleil trop riche ; de sa richesse inépuisable il répand alors de l'or dans la mer, en sorte que les plus pauvres pêcheurs rament encore avec des rames d'or. » Maintenant Zarathoustra hait sa propre haine : « et pour cela, j'ai lutté, je fus un lutteur afin d'avoir les mains libres pour bénir. »

Les conceptions d'Istria différaient de celles de Nietzsche sur un autre point dont nous signalerons l'importance. A travers les angoisses, le doute et les larmes, Nietzsche s'était élaboré une foi profonde en la vie ; mais cette volonté de la conservation de la vie avait pris chez lui une forme originale. Il lui semblait finalement que c'est chose nécessaire pour ce qui est une fois arrivé de se reproduire de la même manière : c'est l'idée du retour éternel qu'il avait empruntée à l'antiquité classique et qui fait partie de ses principes fondamentaux. Cette idée est étroitement liée à la représentation du monde comme un tout limité. Si l'on admet en même temps que les éléments et les forces sont impérissables, un recommencement rythmique est alors nécessaire. Notre compatriote estimait qu'il était possible d'avoir une foi profonde en la vie sans passer par les mêmes épreuves. L'expérience, d'après lui, ne nous montre rien de pareil, et rien ne parle en faveur de limites de l'existence assez étroites pour qu'un nombre limité d'existences doive se répéter dans toute l'éternité.

Bien rares certainement sont les créateurs, artistes, savants, écrivains et poètes, qui ont été assaillis par un flot d'inspiration comme celui qui tomba sur Edmond Istria pendant son exil. A-t-il son démon comme Socrate ? Est-il le médium d'une puissance supérieure qui l'oblige à produire sans trêve ni répit ? Quelle force

sent-il sourdre du fond de son être? A peine a-t-il achevé un cahier qu'il lui en faut commencer un autre. Les pensées les plus hardies, les plus magnifiques images dont chacune contient un monde de méditations, sont le fruit de ce travail ininterrompu. Cinq gros manuscrits sont terminés en deux ans, et malgré la surabondance des idées, celles-ci sont d'une clarté parfaite. Des amis à qui il a communiqué les cahiers l'en ont assuré. Et que contiennent ces manuscrits? L'expression définitive de sa doctrine qui donne la pleine mesure de son génie et qu'il croit imposer infailliblement à la pensée humaine, la doctrine du renouvellement moral par les valeurs nouvelles qui permettront à l'homme de réaliser son type supérieur, le plus rayonnant et le plus fort. Mais cette extrême tension de la machine ne risque-t-elle pas de la faire éclater? Il aurait certainement sombré dans la folie ou dans la mort si le plus propice et le plus efficace des dérivatifs n'était venu l'arracher à son travail titanique et apporter une salutaire détente à son cerveau surmené et hypertendu.

Il reçut un jour une lettre d'Espagne, d'un style emphatique, écrite du fond de son cachot par un prisonnier ou se disant tel. Sans nul doute, elle était l'œuvre d'escrocs ou de malandrins. Par la voix de la renommée aux cents bouches, le signataire avait appris qu'Istria était comme l'immortel Don Quichotte, le chevalier errant d'un très noble idéal, le champion du droit, le défenseur de la veuve et de l'orphelin. Ce prétendu prisonnier se disait victime d'un monstrueux et criant déni de justice. Agé de dix-huit ans, orphelin de père et de mère, il avait été dépouillé de sa fortune par des parents rapaces qui avaient aussi réussi à le faire emprisonner. De son patrimoine s'élevant à trois millions, il n'avait pu sauver que quelques bribes, en tout trois cent mille francs de valeurs renfermées en une valise qui était en souffrance dans une gare des environs de Madrid. Pour

la retirer, il fallait verser la somme de cinq cent francs. Istria n'avait qu'à remettre cette somme de cinq cents francs à une dame dont on lui donnait le nom et l'adresse. Cette dame l'aurait accompagné à la gare et, après avoir retiré la valise, aurait partagé avec lui et par moitié les trois cent mille francs qu'elle contenait.

« Le piège est trop grossier, pensa Istria. Et dire qu'il y a des gogos qui s'y laissent prendre. Quel incomparable appât que celui de l'or ! Tiens, une idée, si j'allais faire un tour en Espagne que je m'étais promis de revoir lors du voyage rapide qu'en compagnie d'un ami j'ai accompli dans cette contrée ». De ce premier voyage dans la péninsule ibérique, il avait rapporté un livre tout frémissant de vie, émaillé d'observations pittoresques et de récits touchants ou légers. On y trouve même la relation d'une aventure qui fait pendant à celle de Paul-Louis Courier, en Calabre, et qu'on se délecte à lire dans la fameuse lettre à sa cousine. Istria et son compagnon avaient couché dans une hacienda perdue dans la campagne. Le matin, avant l'aube, ils sont réveillés par des appels et entendent un des fils du fermier dire à son père : « Comment faut-il les tuer tous les deux ? ». Notre compatriote et son ami n'étaient pas aussi impressionnables que l'helléniste Courier. Il s'agissait cette fois de tuer deux loups qui égorgeaient le bétail de la ferme.

Istria partit donc pour l'Espagne et il descendit dans un faubourg de Madrid. Appuyé sur son alpenstock, il flânait en touriste à travers des rues presque silencieuses, lorsqu'il vit arriver un taureau furieux qui renversait tout sur son passage. Une demoiselle avec sa gouvernante se trouvaient sur son chemin, et la bête se dirigeait vers elles pour les charger avec ses cornes acérées. Prises de peur et d'une voix de détresse, elles appellent au secours. Notre compatriote se place devant ces dames, les rassure de son mieux et leur dit : « Ne bougez pas, je

vous servirai de rempart... » Il brandit son alpenstock et fait face au taureau, prêt à soutenir le choc. Son intrépidité, son attitude énergique décontenançant l'animal qui n'ose pas foncer et qui prend une autre direction. La demoiselle et sa gouvernante ne savent comment remercier leur sauveur et l'invitent à aller se reposer chez elles. Cette jeune fille, sœur d'un général espagnol, était très riche. Elle avait perdu ses parents et vivait avec son frère. Celui-ci, qui était un gentilhomme accompli, remercia avec effusion Istria d'avoir sauvé la vie à sa sœur et le félicita pour son courage et son sang-froid. Notre touriste se présenta comme un écrivain français, venu pour la seconde fois en Espagne afin d'y recueillir des impressions de voyage. « Nous nous réjouissons, lui dirent-ils, de l'idée lumineuse que vous avez eue de revoir notre patrie et nous y voyons un dessein providentiel. » Ils ne voulurent pas qu'il descendît à l'hôtel et lui offrirent l'hospitalité dans leur palais.

La sœur du général portait le prénom de Mercédès. Agée de vingt-cinq ans, elle était dans tout l'épanouissement de sa beauté et de sa grâce d'Andalouse. Elle n'avait pas encore aimé. La reconnaissance qu'elle avait vouée à son sauveur eut vite fait de se transformer en amour, et elle l'aima avec toute la flamme de son cœur vierge. La magnifique prestance de notre compatriote lui avait valu bien d'autres conquêtes, mais jamais il n'avait éprouvé pour une autre femme ce qu'il ressentait pour Mercédès. Par sa spontanéité et les circonstances qui lui avaient donné naissance, ce sentiment réciproque faisait songer à la prédestination. Leurs entretiens et leurs confidences les liaient toujours plus étroitement l'un à l'autre. Mercédès fit part à son frère de l'irrésistible penchant qui l'entraînait vers Edmond Istria, et elle ajouta que son plus cher désir était d'en faire son époux devant Dieu et devant la loi. Le général fit bien quelques objections ; elle en triompha aisément. Le mariage

ne tarda pas à être célébré en grande pompe. Le couple partit en voyage de noces pour l'Argentine où la famille de l'épousée avait des intérêts considérables et y séjourna plusieurs années qui ne furent qu'une longue lune de miel. Ces intérêts liquidés au mieux, les deux époux regagnèrent l'Europe pour s'y fixer définitivement.

Au cours d'un voyage qu'Istria fit en Corse, nous eûmes l'honneur et le plaisir de faire sa connaissance. Invité par un camarade de régiment, celui-là même qu'il surnomme le buveur d'eau dans un de ses livres, il vint passer environ un mois dans notre village. Nous avions de lui un livre et nous en fîmes part à son hôte qui s'empressa de l'en informer. Nous étions tout jeune à cette époque. Il nous fit demander le bouquin, étonné qu'un ouvrage dont il était l'auteur pût se trouver dans ce coin perdu de la Corse. Très volontiers, nous déférâmes à son désir, et le lendemain nous lui fîmes présenté. Son air martial, sa forte carrure, son abord des plus sympathiques produisirent sur nous la meilleure des impressions. Il y avait dans ce livre une note relative à Salambô où Flaubert raconte, si nos souvenirs sont bien précis, qu'au siège de Carthage les filles de joie, portées vers la soldatesque, se montraient aux murailles de la ville. Edmond Istria ajoutait que les mêmes faits s'étaient reproduits, pendant la guerre de 1870, environ deux mille ans après. Nous lui rappelâmes l'observation qu'il avait consignée dans son ouvrage. « C'est vrai, nous répondit-il, j'ai fait cette remarque. Le beau sexe qu'on dit si changeant n'a jamais changé à ce sujet. Il aime les militaires ». Il fit une réflexion de cette nature que nous ne nous rappelons plus à la lettre.

On a dit que la conversation de Zola était puérile et vide. La sienne était intéressante ; il ne nous parut pourtant pas doué d'une bien grande facilité d'élocution. Quelques jours après, il exprima le désir d'aller se baigner à la mer. Nous étions deux ou trois jeunes gens à

l'accompagner. C'était pendant la saison caniculaire et il faisait très chaud. Pour déjeuner, il se mit tête nue dans un endroit où le soleil dardait ses rayons, ce qui nous étonna très fort. Un de nous, par bravade, voulut l'imiter. Au bout de deux ou trois minutes, il fut obligé de se sauver à l'ombre, mais lui, longtemps privé de notre bon soleil, ne pouvait s'en rassasier.

Notre compatriote et sa femme vivaient en très bonne intelligence et ils étaient pleinement heureux. Depuis leur mariage, aucun nuage ne s'était jamais montré dans le radieux ciel de leur amour pour en troubler la sérénité. La mésintelligence pouvait-elle surgir dans un ménage aussi harmonieux et en rompre le parfait accord? Lui n'avait pas emporté ses manuscrits en Amérique. De retour en Espagne, il songea à les faire imprimer. Sa femme qui avait reçu une excellente éducation et qui pouvait converser en plusieurs langues, parmi lesquelles le français, voulut en prendre connaissance. Comme la généralité des Espagnoles, elle était croyante et pieuse. Elle ne désespérait pas de la conversion de son mari et de son retour à la foi de ses pères. Il lui apparut que ses doctrines, qui renversaient la table des valeurs dressées par les heureux et les forts, si elles contenaient des vues d'avenir très élevées, géniales même, étaient cependant trop avancées. En proclamant la faillite de la religion et de la morale, ces vieilles forces qui ont reçu la sanction des siècles et qui ne sauraient être remplacées, elles tendaient à saper les principes sur lesquels repose toute l'institution sociale. L'Espagnole ne craignait rien tant que son mari fût damné pour l'éternité à cause de ses livres, elle le suppliait de brûler ses manuscrits. Elle ne lui eût pas tenu rigueur d'un refus, car elle l'aimait trop pour cela. Comme une fleur très délicate qu'il suffit d'effleurer pour qu'on la froisse, elle se serait replié sur elle-même et aurait perdu sa tranquillité d'âme.

Le sacrifice qu'elle lui demandait était certes trop

lourd, et il balançait longtemps avant de prendre une résolution. L'ivresse de la gloire, les applaudissements de la foule, il n'en avait cure. Il eût été très beau pourtant, dans la phalange des grands constructeurs dont se glorifie l'humanité et dont les noms resplendissent en lettres d'or au fronton de l'immortalité, il eût été très beau de figurer à côté de Napoléon, d'Homère, de Dante, de Michel-Ange, de Shakespeare, de Pascal, de Goethe, de Mozart, de Hugo, de Pasteur... peut-être en tête de cette phalange, car celui qui trouverait la transmutation des valeurs ferait date, comme le Christ, dans l'âge du monde, et couperait l'histoire en deux morceaux. S'il brûlait ses manuscrits, son nom serait ignoré de la postérité et, quand on le prononcerait dans les cénacles littéraires, c'est à l'autre qu'on songerait, non à lui. Après mûre réflexion, il jugea qu'il devait un dévouement absolu à sa femme, cette exquise créature, grâce à laquelle il avait refait sa vie.

Il se résigna au suprême sacrifice et consumma l'autodafé.

SAVELLI DE COSTA.

Variétés et Folklore

Pour assurer la réussite d'une bouture de figuier, nos cultivateurs disent : *Perchè a fica appici, ci vole un sollu ou bisogn' à metteci un sollu* ; et, naturellement, ils s'imaginent, du moins quelques-uns d'entre eux, qu'il faille mettre en terre, avec la bouture, *un sou*.

Mais le mot *sollu* n'est ici que le représentant fossile d'un ancien mot *solu*, disparu devant le latin *solum* (sol, semelle), avec lequel il se confondait et qui, outre ces deux sens qu'il a en Corse et en Toscane, sous les formes

solu, *sôla* (suôlo, suôla) a pris en Corse par extension celui de cuir corroyé, en général, à côté du *coghiu*, dont le pluriel a donné *coghia* (au sens restreint de croûte dure du lard, ou croûte de fromage, comme le pluriel de *solum* avait donné *sôla*, semelle).

Or, pour que la plantation du figuier, par bouture, réussisse, deux opérations sont jugées nécessaires : 1° faire une entaille au bas de la bouture pour faciliter la production des racines et y introduire un corps dur pour l'empêcher de se fermer ; 2° recouvrir, quand on le peut, la bouture d'un dôme de terre pour la préserver des influences atmosphériques auxquelles elle est plus sensible que celle des autres arbres fruitiers qui n'exigent pas cette précaution. (Renseignement donné autrefois par Louis Raibaldi, dit Primiticcio, vieux vigneron bastiais).

Le mot fossile *solu*, auquel doit se rapporter la tradition bastiaise ci-dessus, réunit les deux mots : *solos* en grec, masse de fer et, par extension, disque de forme conique ou disque en général (première opération) ; et *tholos* en grec : dôme, coupole, édifice en voûte (deuxième opération).

Ces deux mots ont pu se confondre (le *th* se changeant en *s* dans la prononciation dite dorienne, de sorte que *théos*, le dieu, était prononcé Sios) et ainsi passer dans le dialecte corse pré-romain sous la forme *sollu*. Ils ont produit chez nos cultivateurs une sorte de croyance superstitieuse qui leur fait jeter un sou au pied de la bouture pour qu'elle devienne figuier, sans négliger naturellement les autres précautions ci-dessus, mais en attribuant une vertu particulière au sou qui n'y est pour rien. Que de superstitions bien plus dangereuses se sont ainsi formées !

On a pu conjecturer que l'expression : *sottu a fica ghietta due solli* était la survivance d'un dicton antique,

dans lequel on jouait sur le double sens du mot *solos*. (*Solos* ou *tholos* (disque et dôme) altéré par la transposition des consonnes initiales des premiers mots :

phuta sukân deitai duein solôn (1)

plants de figuier veulent deux solos (sous)
ce qui aurait été traduit par :

sutt'a fica deitai (ghieta) due soldi.

E. L.

BIBLIOGRAPHIE

C'est avec infiniment de plaisir que nous avons lu, de notre éminent compatriote et ami Pierre Bonardi, l'ouvrage tout récent et si plein d'intérêt qui a vu le jour sous le titre évocateur de « *L'île tragique* ».

« *L'île tragique* » n'est ni un roman ni un choix de nouvelles ayant la Corse pour cadre. C'est mieux. C'est, sous une forme élégante et dépouillée de tout lyrisme, une synthèse vivante et colorée de ce que la Corse d'hier, non encore entamée par le courant des idées continentales, pouvait offrir d'original à l'œil du voyageur averti. C'est enfin, pour reprendre l'expression même de l'auteur, l'espoir d'avoir fixé les principaux aspects de l'existence paysanne et quelques reflets de la pensée et de l'expression traditionnelle d'une contrée qui a longtemps résisté au courant d'une évolution banale et s'y abandonne enfin sans conviction.

Cet espoir est magistralement réalisé. L'évocation de nos coutumes et celle d'un passé si tragique et si chargé en événements mettent à nu l'âme insulaire en soulignant tout ce qui faisait sa grandeur, son originalité et sa beauté.

Mais elles laissent aussi percer un regret, un grand regret, celui d'assister à une évolution des idées et des mœurs

(1) **Phuta**, pluriel neutre de **phuton**, plants ; **sukân**, figuier, génitif pluriel dorien de **sukân**, pour **sukôn** ; **deitai**, 3^e personne singulier de **deomai** le sujet pluriel étant neutre, signifie avoir besoin de ; **duein**, génitif de **duo**, enfin **solôn** est le génitif pluriel de **solos** et **tholos**.

qui, quoique bonne par certains côtés, n'en est pas moins néfaste au maintien de nos antiques vertus.

Esquisse des traits saillants de l'âme corse dans le passé, regret de voir ceux-ci s'amenuiser sous l'influence d'origines étrangères, espoir dans la génération montante pour qu'elle réforme « un bloc impénétrable à la sottise, aux laideurs et aux abdications. Telle est la structure du livre si riche en fortes pensées et qui connaîtra nous l'espérons un magnifique et légitime succès (1).

J. G.

NOUVELLES

en quelques lignes

Le pavillon de la Corse à l'Exposition de 1937, réservée aux Arts et à la technique, a été enfin terminé et inauguré le 29 septembre. Ce retard, anormal, n'est pas imputable au Comité corse, on doit le savoir, mais à la Direction des Travaux. Encore a-t-il fallu l'intervention de nos parlementaires et la présence au Ministère de l'un d'eux, pour que le pavillon, en juillet, ne fût pas abandonné.

Son inauguration a donc été l'occasion, le 29 septembre dernier, d'une fête brillante qui réunit sous la haute présidence du colonel Fontana, président du Comité, M. Campinchi, ministre de la Marine, M. Chapsal, ministre du Commerce et de l'Industrie, M. Labbé, Commissaire général de l'Exposition, M^e de Moro-Giafferi, ancien ministre, et tout ce que la Capitale compte de plus distingué parmi l'élite politique, intellectuelle et artistique de notre pays.

A l'issue d'un banquet de deux cent cinquante couverts, où l'on eut le plaisir de savourer les mets corses les plus réputés, le colonel Fontana rendit hommage à tous ceux qui de près ou de loin permettent à notre Ile de figurer en bonne place au sein des provinces françaises représentées à l'Exposition.

L'œuvre réalisée fut particulièrement délicate, son programme ayant eu pour but de faire mieux connaître au public international la contribution apportée par la Corse à la magnifique floraison des chefs-d'œuvre accomplis par l'art français. C'est précisément la valeur de cette contribution qui fut le thème des discours prononcés par MM. Labbé, Campinchi et Moro-Giafferi.

(1) Pierre Bonardi : **L'Ile tragique**. Editions de France, 210 pages in-12, avec une belle composition, sur la couverture, du grand artiste Pierre Dionisi. 1937.

Avec une rare éloquence, ces derniers rappelèrent que la Corse resta longtemps à l'écart de toute vie artistique, faute d'une assise matérielle suffisante et de la paix, sans laquelle les plus beaux talents ne peuvent éclore. Tout en affirmant que le génie de la race est surtout propre aux domaines de la guerre et des lettres, ils soulignèrent l'importance de l'éveil artistique d'une contrée qui a donné le jour au cours de ces cinquante dernières années à toute une pléiade de peintres, de sculpteurs et d'artistes lyriques dont les plus doués ont soutenu avec éclat la réputation de la France à l'école de Rome. C'est en effet dans cette institution et dans celle dont l'un de nos compatriotes fut le créateur — le legs Sisco — que se formèrent Dionisi, Caniccioni, Fratacci, Patriarche, Peri... (1) qui apportent aujourd'hui leurs qualités éminentes au service d'un pays si riche en traditions artistiques.

L'après-midi fut toute entière consacrée à la visite du pavillon de Cynos, où chacun put admirer les œuvres et les produits rares qui y sont exposés et entendre les chants de notre folklore, interprétés par diverses chorales et nos meilleurs artistes : Micheletti, Spada, Tino Rossi, etc...

La « *Revue de la Corse* » heureuse des succès remportés par nos compatriotes, adresse aux membres du Comité ses chaleureuses félicitations et s'associe aux hommages rendus au colonel Fontana, principal artisan, avec le concours actif de M. Mattei, secrétaire général, d'une œuvre qui fait le plus grand honneur à notre pays.

Mouvement démographique. — La Revue de l'Alliance nationale a publié, d'après le Ministère de l'Intérieur, les chiffres concernant le mouvement de la population en France pendant l'année 1936. Ceux qui intéressent particulièrement la Corse sont :

Mariages **1.255** ; Naissances **3.424** ; Décès **3013** ; Excédent des naissances **411**.

Ainsi pendant toute une année il est né **411** Corses de plus qu'il n'en est mort dans toute l'île. Le nombre paraîtrait faible, si nous ne savions pas que pour tout le territoire français de la métropole il y eut un excédent de **12.080** décès sur la natalité !

(1) Bien d'autres auraient mérité d'être cités qui honorent les arts en Corse, comme Pèkle, Corbellini, et tant d'autres à Paris, que nous nous excusons de ne pas citer ici.

Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondancier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

En souscription

LA CORSE

Splendide ouvrage, format 17 × 24, sur beau papier, contenant 130 illustrations en héliogravure, dont la plupart en pleines pages.

=====

TEXTE

par A. CHAGNY

ILLUSTRATIONS

de G.-L. ARLAUD

=====

Prix de souscription 36 fr.
port en plus payable à parution du volume
probablement fin juin 1937.

Souscrivez de suite chez votre libraire
ou aux EDITIONS G.-L. ARLAUD
3, place Meissonier — LYON



Campanile de Corbara

Cap Corse

‘Damiani’

VRAIE MARQUE



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

Train n° 3. — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

Train n° 2. — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ 6 h. à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 25 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. 14 tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Hiver de la Compagnie Fraissinet

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 16 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Ile-Rousse (mardi 19 h. 45);
Mercredi 12 h., Livourne-Bastia (mercredi 18 h.);
Mercredi 14 h. 45, Marseille-Bastia (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h., Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 21 h., Nice-Ajaccio (samedi 6 h. 30);
Samedi 11 h., Marseille-Toulon Ile-Rousse-Calvi (d. 5 h.);
Samedi 21 h., Nice-Bastia (dimanche 6 h. 30).

CORSE-CONTINENT

Lundi 23 h., Ile-Rousse-Nice (mardi 6 h. 30);
Dimanche 16 h. 30, Bastia-Marseille (lundi 8 h.);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);
Jeudi 20 h., Ajaccio-Nice (vendredi 6 h. 15);
Mercredi 20 h., Ile-Rousse-Toulon (jeudi 6 h.);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 10 h. 45);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice (samedi 6 h. 30);
Samedi 18 h., Ajaccio-Marseille (dimanche 7 h. 45).

N.-B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER DOMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGREABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. Les deux premières personnes paient place entière, mais la troisième et les suivantes ne paient que quart de place, 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 333 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 76 francs en plus du billet de 3^e classe.

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P.L.M.